

C'EST UNE FILLE

Otso Kautto

C'est une Fille

ou

Ne pas réveiller le chemin qui dort

Une pièce sur les pères et les filles

Traduite du finnois par
Alexandre André



Droits de représentation

NORDIC DRAMA CORNER OY

Meritullinkatu 33 E – FIN 00170 Helsinki

Tél. +358 9 25112164 – Fax +358 9 25112165
office@dramacorner.fi

Publié avec l'aimable autorisation de l'auteur.

ISBN 978-2-87593-137-5

© Samsa s.p.r.l.,
EspacePesce
Rue Berthelot 152-154
B-1190 Bruxelles

Imprimé en Belgique
D/2017/13.163/16

En couverture :
(© graphisme Nele Wellens et Samsa 2017)

*Tous droits de reproduction, par quelque procédé que ce soit,
d'adaptation ou de traduction, réservés pour tous pays.*

À l'occasion des commémorations du 100^e anniversaire de l'indépendance de la Finlande, L'Institut Finlandais pour le Benelux, le Magasin d'Écriture Théâtrale, Nordic Drama Corner et Theatre info Finland, avec le concours de l'Ambassade de Finlande, en collaboration avec la Comédie Claude Volter, ont organisé le Festival 100 BAISSERS DE FINLANDE, 4 lectures-spectacle de textes d'auteurs finlandais contemporains présentés gratuitement au public les 29 et 30 mars 2017 à la Comédie Claude Volter : *La petite lapine* de Saara Turunen, *Fondamentaliste* de Juha Jokela, *Par amour propre* de Anna Krogerus et *C'est une fille* de Otso Kautto.

Le Magasin d'Écriture Théâtrale – M.E.T

Le M.E.T est créé en 1989 à l'initiative de Jean-Claude Idée dans le but de promouvoir les jeunes auteurs et de faire découvrir leurs pièces en les présentant gratuitement au public, au moyen de la lecture-spectacle.

Depuis près de trente ans, le M.E.T a mis en lecture des centaines de textes, souvent montés en spectacles par la suite, interprétés par d'innombrables comédiens, à Bruxelles et en Wallonie, en France, en Amérique et en Afrique.

La complicité de JC Idée avec les auteurs finlandais date de 2011, quand, mis en contact par la comédienne Isabelle Paternotte avec FINNCULT, il reçoit le texte *Panik* de Mika Myllyaho que le M.E.T présentera en lecture au Théâtre des Martyrs en mars 2011.

S'ensuit la production de *Panik* à Paris en 2012 et deux festivals de lectures finlandaises : au printemps 2012, au Théâtre de Poche et à l'automne 2014, au Théâtre Poème2,

ainsi que la mise en scène de *Chaos* toujours de Myllyaho, au Festival de Spa en 2013 et à l'Atelier Théâtre Jean Vilar en 2014 et en 2015. C'est donc naturellement au M.E.T que FINNCULT a demandé d'aider à l'organisation de **100 BAISERS DE FINLANDE**, dans le cadre des commémorations du centenaire de l'indépendance de la Finlande

Institut Culturel Finlandais pour le Benelux FINNCULT

L'Institut culturel finlandais pour le Benelux est basé à Bruxelles. Fondé en 1993, il a pour champ d'action les Pays-Bas, la Belgique et le Luxembourg et est l'un des 17 instituts culturels et scientifiques finlandais dans le monde. Il offre aux artistes et aux organismes culturels des opportunités d'entrer en dialogue, de faire naître des projets nouveaux et de développer des possibilités de travail en commun. Son objectif étant de mettre en place une coopération durable et de longue haleine entre des artistes et autres professionnels de la culture finlandaise et des artistes des pays du Benelux. Parmi ses domaines de compétence figurent par exemple les arts scéniques, les arts plastiques, la littérature, le design et le cinéma

Nordic Drama Corner

Situé à Helsinki, Nordic Drama Corner est la principale agence littéraire finlandaise. Elle représente les quatre écrivains présents dans le cadre de **100 BAISERS DE FINLANDE** et bien d'autres dramaturges finlandais talentueux et internationalement reconnus. L'agence a de nombreux contacts dans le monde et participe activement à la promotion et à la représentation des meilleures écritures dramatiques finlandaises.

La pièce est écrite pour trois comédiennes et trois comédiens.

La dramaturgie des épisodes repose sur cette distribution.

Entre les épisodes les duos changent; il ne s'agit plus des mêmes pères et filles.

L'épisode des papas morts et l'épisode qui suit devraient mobiliser les mêmes comédiens, et dans l'idéal de manière à faire apparaître le père et la fille au chapeau borsalino dans l'histoire "Album de famille", le duo "Fillette-Jésus" dans l'histoire "Princesse bohémienne" et le duo "Papa est allongé sur le dos" dans "Le divorce".

La pièce peut bien sûr être jouée avec un seul duo, ou avec neuf duos Père-Fille.

Le premier épisode "La fille qui n'a pas eu le droit de naître" est un prologue, et la distribution libre.

PREMIER ÉPISODE

LA FILLE QUI N'A PAS EU LE DROIT DE NAÎTRE

1.

HOMME. — La nuit est noire et t'es montée dans la bagnole d'un homme seul.

FILLE. — J'ai commencé à avoir froid.

HOMME. — T'as pas peur?

FILLE. — Non.

HOMME. — Faudrait.

FILLE. — Hein?

HOMME. — Imagine ce que je pourrais être.

FILLE. — Tu l'es?

HOMME. — Non.
T'as quel âge?

FILLE. — 21.

HOMME. — T'as l'air plus jeune.
21. Ma fille aussi aurait 21.

FILLE. — Elle est morte?

HOMME. — Toi t'es directe...
C'est qu'elle est jamais née.

FILLE. — C'est pour ça que tu m'as fait monter?

HOMME. — Peut être.

FILLE. — Je ne suis pas ta fille.

HOMME. — Non t'es pas.
Il est comment ton père?

FILLE. — Distant.
Je voudrais m'endormir.

HOMME. — Ça me va.

FILLE. — Tu pars loin?

HOMME. — Ouais.

FILLE. — Réveille-moi une fois là-bas, ok?

HOMME. — Ok.

FILLE. — J'ai menti. J'ai pas de père. Je suis celle qui a pas eu le droit de naître.

HOMME. — Je savais. Je t'ai reconnue à tes yeux. T'as les yeux de ta maman.

FILLE. — Je vais dormir maintenant. Fermer les yeux de maman.

2.

FILLE. — Pourquoi j'ai pas eu le droit de naître?

HOMME. — Pourquoi t'es pas née!

FILLE. — J'aurais été toutes ces filles dont tu n'as pu que rêver!

HOMME. — Pourquoi t'es pas née!

FILLE. — On aurait roulé tranquillement vers l'Afrique par l'Europe.

HOMME. — Avec toi je serais devenu quelqu'un d'autre...

FILLE. — Tous ces papas et filles... on aurait pu être eux...

3.

FILLE. — Une route remplie de voitures.
Dans chaque voiture, un père et une fille... ils vont où. Où vont les pères et les filles?

On est tous ceux-là. Tu me conduis dans ma nouvelle maison, tu m'as arrachée d'un asile de fous. Ensemble on cherche maman, on roule après ton cœur brisé... Je me suis dérobé la vie et tu conduis vers les pays chauds mon corps qui refroidit...

HOMME. — On roule. Et on rêve toutes ces vies qu'on a pas eues.

FILLE. — On roule après le rêve. Rêve fait par une fille qui n'est pas née sur un père qui n'existe pas.

DEUXIÈME ÉPISODE

CONFUSION

L'épisode se compose de trois scènes qui peuvent être jouées successivement ou simultanément. Les scènes s'appellent "Les seins", "Loulou et Chevelu" et "Le baiser". Dans la version jouée, "Les seins" et "Le baiser" ont été divisées en deux parties. Entre les parties le Papa et la Fille roulent en silence vers le Sud.

LES SEINS

FILLE. — Je t'aime énormément papa, et je t'admire et je te respecte. Je sais pas si je pourrai un jour trouver un homme aussi bien que toi.

PAPA. — Oh mais je suis rien moi.

FILLE. — T'es papa.

PAPA. — Tout va bien se passer. Je sens que tu vas être heureuse.

FILLE. — C'est ça que tu veux? Que je sois heureuse.

PAPA. — Y a rien que je veuille aussi fort.

FILLE. — C'est vraiment effrayant. Comme un terrible fardeau. Que je sois obligée de devenir heureuse pour que tu deviennes heureux. Ça serait tellement plus simple si tu voulais que je sois quelque chose comme riche ou que je réussisse.

PAPA. — T'occupe pas de mon bonheur. J'ai déjà eu ma part. J'ai plus besoin de rien. Je suis heureux de te conduire dans ta nouvelle vie.

FILLE. — Faut louer un appartement.
Maman a emballé pas mal de draps-housses et de casseroles.
Ça serait bien d'être là tous les trois.

PAPA. — Oui.

FILLE. — On a été heureux. Un bonheur immense.

PAPA. — On s'est beaucoup aimé.

FILLE. — Et pris dans les bras. A un moment t'as commencé à me serrer différemment et les bisous c'était plus sur la bouche. C'est au moment où j'ai eu mes seins.

PAPA. — Sûrement.

FILLE. — T'avais peur de mes seins?

PAPA. — Non... je veux dire, des seins c'est des seins. Les femmes ont des seins.

FILLE. — Mais tu me prenais dans tes bras style tap tap, et ton corps n'était plus aussi doux qu'avant.

PAPA. — C'était très sûrement à cause... pas facile à expliquer.

FILLE. — Parce que j'étais une femme.

PAPA. — Non. Parce que. J'avais envie de t'asseoir sur mes genoux, même te tapoter les fesses.

FILLE. — Vraiment?

PAPA. — Mais on se rend bien compte que ça se fait pas. Que même si moi je t'aime... je veux dire, comme on aime sa propre fille... le monde le recevrait autrement. Toi aussi, peut être.

FILLE. — On est passé à côté de beaucoup de câlins. Je peux venir sous ton bras?

PAPA. — Bien sûr.

FILLE. — Je peux changer la vitesse?

PAPA. — Bien sûr.

FILLE. — Je peux tenir le volant?

PAPA. — Bien sûr.

FILLE. — Personne câline aussi bien que papa.

PAPA. — Bien.

FILLE. — Ça m'embête... d'avoir parlé de ça. Maintenant c'est compliqué d'être là. Quelque chose est gâché.

PAPA. — Oui. Mais on est heureux quand même.

FILLE. — C'est terrifiant. On peut supporter, ça?

PAPA. — Ça te tasse le cœur et ça t'éclate les poumons... Mourir maintenant ce serait mourir heureux.

LE BAISER

FILLE. — Réponds.

PÈRE. — C'est à cause de la guerre.

FILLE. — Mais t'as pas fait la guerre. Ton père, à peine.

PÈRE. — Justement.

FILLE. — Tu abandonnes parce que tu n'as pas fait la guerre.

PÈRE. — Il n'y a que celui qui a tué qui sait apprécier la vie.

FILLE. — C'est bête.

PÈRE. — Oui.

FILLE. — Papa si tu abandonnes, je ne sais pas quoi faire. Il faut que je puisse croire qu'il y a un homme, des hommes... qui sont honorables et braves, et qui n'abandonnent pas. Papa, j'ai un tel désir d'être une femme, mais pour ça j'ai besoin des hommes.

PÈRE. — J'ai juste essayé d'être... égalitaire.

FILLE. — Papaaaaa...

PÈRE. — L'espoir. Quand t'espères plus rien, tu perds ton courage.

FILLE. — Papa t'as des rêves.

PÈRE. — J'avais des rêves. J'en ai parlé aux mauvaises personnes et ça les a usés. Ils sont devenus des sujets de conversation.

FILLE. — J'ai été engendrée où ?

PÈRE. — Pardon ?

FILLE. — Vous étiez où avec maman, quand vous m'avez... quand j'ai été... ?

PÈRE. — Dans la voiture.

FILLE. — C'est vrai ?

PÈRE. — Ouais.

FILLE. — De l'essence dans les veines. Vous n'aviez pas d'autre endroit ?

PÈRE. — C'était le genre de... surprenant... spontané... avec ta mère on était plutôt... disons, passionnés.

FILLE. — Dans la voiture.

PÈRE. — Dans la voiture.

FILLE. — Et maintenant on est dans la voiture. C'est pas... impressionnant ?

PÈRE. — Si tu le dis.

Silence.

FILLE. — Sur la banquette avant ou arrière ?

PÈRE. — Arrière. J'étais à moitié à l'extérieur de la voiture.

FILLE. — Vous étiez habillés ?

PÈRE. — Oui.

FILLE. — C'est beau.

PÈRE. — Qu'est-ce qui est tellement beau ?

FILLE. — Ben tout. C'était l'été, vous aviez ce moment de passion indomptable, et j'en suis née. De cette indomptabilité.

PÈRE. — Bon. C'est bien si ça te plaît. Je n'avais jamais songé à ce point de vue.

FILLE. — Tu étais déçu ?

PÈRE. — Déçu ?

FILLE. — Que ce soit une fille.

PÈRE. — Non. Bien sûr que non. Quelle question idiote.

FILLE. — T'as réfléchi un centième de seconde trop longtemps avant de répondre.

PÈRE. — Je réfléchissais à comment répondre à une question comme celle-là sans que ce soit la mauvaise réponse.

FILLE. — Tu n'étais pas déçu.

PÈRE. — Non.

FILLE. — Là, t'as répondu trop vite. Même pas un peu ?

PÈRE. — La pensée même est stupide.

FILLE. — Papa. Là tu mens.

PÈRE. — Non. Non !

FILLE. — T'aimerais bien avoir un fils. C'est normal, je pense. Maman trouve ça merveilleux d'avoir une fille. Pourquoi tu n'aurais pas le droit d'éprouver la même chose ?

PÈRE. — Mais c'est ce que j'éprouve. Je trouve ça merveilleux d'avoir une fille.

FILLE. — T'oses pas le dire.

PÈRE. — Quooooi...?

FILLE. — Que t'aimerais bien avoir un fils.

PÈRE. — Bordel de merde.

FILLE. — Écoute. Tu m'aimes. Mais quand même, t'aimerais bien avoir un fils.

PÈRE. — Je n'ai jamais souhaité que tu sois quelqu'un d'autre !

FILLE. — Oui, mais t'es avec moi comme avec un... brave p'tit gars. On fait du camping, on mange des saucisses. Papa j'ai des nichons et une fougoue. Je suis une fille. T'avais remarqué ?

PÈRE. — C'est pas comme si je savais jouer à la poupée.

FILLE. — T'as pas besoin. T'as juste à dire que t'aimerais bien avoir un fils.

PÈRE. — J'aimerais bien avoir un fils.

FILLE. — Papa.

PÈRE. — Quoi.

FILLE. — Pardon.

PÈRE. — Pourquoi?

FILLE. — Pour t'avoir... forcé à dire.

PÈRE. — Je t'aime énormément, tu sais.

FILLE. — Je me sens assez misérable.

PÈRE. — Oui.

FILLE. — Je vais me taire un moment.

LES SEINS

FILLE. — Tes amis ils matent mon cul.

PAPA. — Ah, euh...

FILLE. — Tu mates les culs de mes amies?

PAPA. — Ben. Laisse tomber.

FILLE. — Alors. Tu mates?

PAPA. — Est-ce que c'est pas normal?

FILLE. — Tu mates.

PAPA. — Plus les seins.

FILLE. — Pardon...

PAPA. — Moi j'aime regarder les seins.

FILLE. — Est-ce que tu regardes mes seins?

PAPA. — J'essaie de pas regarder. Evidemment que je les vois. S'ils étaient plus gros ce serait dur de pas regarder.

FILLE. — Ceux de maman sont plus gros.

PAPA. — Oui.

FILLE. — Les miens sont trop petits?

PAPA. — C'est pas convenable.

FILLE. — Alors mater on peut mais parler on peut pas.

PAPA. — Hé, ho!

FILLE. — Mais tes amis ils matent. Et la première fois qu'ils ont eu cette voix un peu mielleuse pour me dire mais t'es devenue une femme toi, devine si je me suis sentie crade et toute gluante.

PAPA. — Oui?

FILLE. — Oui. Est-ce que t'as déjà dit quelque chose comme ça à une fille.

PAPA. — Sûrement.

FILLE. — Beurk. Est-ce que tu réalises comme on se sent souillée quand un ami des parents, un vieux dégoulinant est là qui bave et qui joue au pote. Et t'essaies de te comporter comme si y avait rien et tu te sens tellement **pute**.

PAPA. — J'avais pas réalisé.

LE BAISER

FILLE. — Dis quelque chose. Parle de maman. Dis du mal de maman. Comme si vous alliez divorcer et que tu voulais me retourner contre elle.

PÈRE. — J'ai pas envie.

FILLE. — S'il te plaît.

PÈRE. — Ta mère est tombée amoureuse de moi parce que j'étais... un peu aventurier, un peu différent. Et quand on a emménagé ensemble, elle a commencé à désherber les choses desquelles elle était, au départ, tombée amoureuse.

FILLE. — Pourquoi t'as accepté ?

PÈRE. — Parce que j'étais stupide.

FILLE. — T'as été... gâché.

PÈRE. — Non. J'ai changé.

FILLE. — Et maman ?

PÈRE. — Demande-lui.

FILLE. — Avant, vous vous embrassiez beaucoup. Vous le faites plus.

PÈRE. — Ta mère dit que j'ai un goût de merde.

FILLE. — Moi si j'aimais un type, je l'embrasserais même si ça serait un égout.

PÈRE. — Bon. Ta mère a toujours été assez carré niveau hygiène bucco-dentaire.

FILLE. — Zéro caries.

PÈRE. — Zéro caries.

FILLE. — Papa je peux t'embrasser?

PÈRE. — J'ai mauvais goût.

FILLE. — Quand même. Et pas un bisou, un vrai baiser.

PÈRE. — Ça suffit !

FILLE. — Ça suffit ? C'est pas de l'inceste, c'est un baiser.

PÈRE. — Allez, allez.

FILLE. — Tu veux pas.

PÈRE. — Quoi ?

FILLE. — C'est pas demander la lune non plus, ou si ?

PÈRE. — Bon, tu diras rien à...

FILLE. — ... à maman. Non.

S'embrassent.

FILLE. — C'est vrai que t'as pas bon goût.

PÈRE. — Je t'avais dit.

FILLE. — J'ai quel goût, moi ?

PÈRE. — Bon goût.

FILLE. — Plus précisément.

PÈRE. — Croustillant. T'as une bouche croustillante.

FILLE. — On a le même goût, avec maman ?

PÈRE. — Oui.

LOULOU et CHEVELU

FILLE. — Tu voulais que je parte en voyage avec toi parce que tu veux pas que je traîne avec Jason et sa bande tout le temps.

PAPA. — Je pensais que ce serait... disons, sympa... oui, sympa, de faire de la route avec toi, tous les deux...

FILLE. — Quand tu mens t'as toujours une voix basse comme ça.

PAPA. — Bon.

FILLE. — T'aimes pas Jason parce que c'est une caillera et qu'il racole des voitures. Tu le trouves bête.

PAPA. — Quand j'étais jeune, on les appelait les Loulous.

FILLE. — Toi t'étais un Loulou?

PAPA. — Non. Moi j'étais un Chevelu.

FILLE. — Un quoi?

PAPA. — Un peu comme... un hippie tardif.

FILLE. — T'écoutais quoi comme musique?

PAPA. — Neil Young, Dylan. Et les Stones, évidemment.

FILLE. — Ça me dit rien... vas-y, chante un peu.

PAPA. — Quoi?

FILLE. — Ben chante le truc.

PAPA. — J'ai une cassette. Je la mets?

FILLE. — À condition que tu chantes avec.

PAPA. — Interdit de rire.

Like a Rolling Stone

FILLE. — Okaay.

Ils écoutaient quoi, les Loulous? À l'époque.

PAPA. — Du rock-a-billy.

FILLE. — Ok.

PAPA. — J'avais les cheveux longs. Si les Loulous voyaient un Chevelu, ils lui brûlaient les cheveux.

FILLE. — C'est vrai? Wow.

PAPA. — Comment ça wow?

FILLE. — Ils t'ont cramé les cheveux?

PAPA. — Non. J'avais les pattes rapides.
Les Loulous c'est que de la merde.

FILLE. — Si t'avais les cheveux longs, ben même que Jason il les brûlerait pas.
Pourquoi tu les as coupés. Pourquoi tu les laisses pas repousser.

PAPA. — Ta mère ne veut pas. Peut-être que je le ferai.

FILLE. — T'as déjà trompé maman ?
Maman t'a déjà trompé ? Moi j'ai trompé Jason.
Avec son meilleur ami.
Si Jason savait il nous tuerait tous les deux. Mais ça voulait rien dire.

PAPA. — Ah.

FILLE. — Ouais. Comme on n'avait pas de capotes, il m'a enculée. Donc c'est pas de la baise, c'est de l'enculade. Ça compte pas. Est-ce que t'as déjà trompé maman.

PAPA. — Je sais pas quoi dire.

FILLE. — Ben tu sais bien si tu l'as fait ou pas. Moi ça me plairait que tu l'aies fait.

PAPA. — Pourquoi.

FILLE. — Ben. Que tout ne se termine pas même si parfois on perd un peu la boule.

PAPA. — Pourquoi je te dirais?

FILLE. — Parce que moi je t'ai dit.

PAPA.. — Ben oui. Je l'ai fait.

FILLE. — Espèce de porc. Au fait, c'était pas vrai, l'histoire de l'enculade. Je pourrais jamais tromper Jason parce que c'est mon mec et que moi je suis sa nana et que lui non plus il ne me trompe pas.

PAPA. — Quoi?!

FILLE. — J'ai menti pour que toi aussi t'oses me le dire.

PAPA. — Mais c'est affreux.

FILLE. — Mais putain c'est quoi que tu trouves si affreux que ça?

PAPA. — Qu'on ait encore un mois à passer ensemble.

FILLE. — Tu me fourres dans un avion et basta.

PAPA. — C'est ce que je vais faire.

FILLE. — Tu te rends compte. Moi, là, vous m'avez jamais aimé. Vous avez aimé un autre type que vous auriez voulu que je sois. Mais je suis pas ce type, tu vois. Jason, il m'aime comme je suis, andouille comme je suis.

PAPA. — Tu l'as lu où, tout ça.

FILLE. — C'est Jason qui l'a dit.

PAPA. — Ça serait pas la nouvelle élite intellectuelle, Jason ?

FILLE. — On peut être futé même si on aime les bagnoles. D'ailleurs. On est dans une bagnole. J'ai faim. Et soif. Et là tout de suite je vais prendre une bière.

PAPA. — Sers-toi. Vide tout le sac.

FILLE. — Je vais le vider. Si seulement on avait du cidre.

PAPA. — Y en a.

FILLE. — C'est ça. De la putain de Pom'Pote. Les français ils savent pas faire du vrai cidre.

PAPA. — Les français ont inventé le cidre.

FILLE. — Oui, mais les finlandais en ont fait une boisson. Enfin un alcool.

PAPA. — Comment ça se fait que tu sois devenue comme ça?

FILLE. — Comment comme ça?

PAPA. — Ben comme ça. Une merde.

FILLE. — C'est héréditaire. Je vais aller vivre avec Jason.

PAPA. — Mais il vit pas chez ses parents?

FILLE. — M'en branle. Chez eux.

PAPA. — Dans sa chambre? Elle va dire quoi sa mère ?

FILLE. — Elle va rien dire, ou plutôt : tu prends du cidre, voilà ce qu'elle va dire.

PAPA. — Tu fais exprès de me provoquer, là ?

FILLE. — C'est quoi provoquer.

PAPA. — Mais il ne sait même pas... se servir d'une fourchette !

FILLE. — Chez eux on mange de la pizza et des kebabs. Pas des putain de nouilles.

PAPA. — Tu as un problème avec les nouilles chinoises?

FILLE. — Putain de pâtes bolo-niaque.

PAPA. — Ça, ma fille, c'est du racisme.

FILLE. — C'est toi le raciste. Tu détestes les Loulous. Moi c'est un Loulou.

PAPA. — Bordel. Qu'est-ce que t'attends pour me cramer les plumes !

FILLE. — Je vais te les cramer, putain de chelu.

PAPA. — Chevelu! C'est un Chevelu! Putain de Chevelu!
Range-moi ce briquet.

FILLE. — Je croyais que tu voulais.

PAPA. — La prochaine grande ville, tu fous le camp.

FILLE. — Tant mieux.

PAPA. — T'es contente?

FILLE. — Oui je suis contente.

PAPA. — TANT MIEUX!

FILLE. — Du Mr. Propre, ça. On dirait du jus de fruits clandestin. Un peu comme la gnôle que Jason a faite avec des pommes pourries. Personne pouvait boire ça. Sauf le Bison. Il le buvait à la paille. Il s'est tapé tout le seau, après il a mis un Stetson sur la tête et il a dansé du rock-a-billy sur la table en calbar. Le Bison il est vachement drôle. On se marre bien avec lui.

PAPA. — Jésus, Marie – Tu n'as que 13 ans!

FILLE. — Et alors?

PAPA. — Écoute-moi bien. Jason a plus de 20 ans. Si on en parle à... Devant la loi, Jason est un pédophile.

FILLE. — Tu m'aimes.

PAPA. — C'était quoi ça.

FILLE. — Tu m'aimes terriblement, mais tu peux pas me supporter, et c'est ça qui te casse les couilles.

PAPA. — C'est les proverbes de Jason, encore!

FILLE. — C'est maman qui l'a dit.

PAPA. — Mais qu'est-ce que tu fais!

FILLE. — Qu'est-ce tu crois, fait chaud ici...

PAPA. — C'est dangereux. Un camion pourrait t'arracher les jambes.

FILLE. — Ouh là!

PAPA. — Tu dois vraiment aérer ta petite culotte justement quand on passe devant une file de camionneurs?

FILLE. — Je porte pas de p'tite culotte. Et j'adore les camionneurs.
C'est une merde, cette caisse. J'ai honte d'être là. Et imagine, tout le monde se dit que toi t'es mon keum. Putain je meurs de honte.

PAPA. — Je ne te mettrai pas dans l'avion. Je préfère que tu souffres le mois entier.

FILLE. — On écoute de la zic de merde, je me mets la race avec de la Pom'Pote de merde dans une merdomobile, si ça c'est pas...

PAPA. — Eh ben oui ça l'est!

FILLE. — Avec un taré de... chelu.

PAPA. — Qui c'est qui parle. Pétasse de Loulou.

FILLE. — Toi tu comprends rien à la vie.
Éh, le camionneur il fait coucou...
Il a un chien avec lui.

Je veux un chien. Papa chéri s'il te plaît. Je peux avoir un chien ?

PAPA. — C'est moi ton chien.

TROISIÈME ÉPISODE

L'ÉTREINTE

*En pleine étreinte les comédiens se séparent pour interpréter les séquences des papas morts, il faudrait cependant créer l'illusion que les papas morts se passent durant l'étreinte d'une minute. Les comédiens lisent ou parlent tour à tour ; le texte peut aussi provenir d'une autoradio.*LES

Le père et la fille s'embrassent.
Le père porte chapeau en feutre et pull en laine, la
fille a un t-shirt sans manches.
Leur étreinte est silencieuse,
les mouvements sont rares
Un geste soudain briserait le charme.

Leur étreinte est un secret,
il ne faut pas en parler,
ça gâcherait tout

mais en elle s'engrène tout ce qui a été dit
et tout ce qui n'a pas été dit
comme une odeur qui porte des souvenirs
ou une certaine lumière

Ils n'ont rien à se dire
ce n'est pas une bonne chose
ce n'est pas une mauvaise chose
Ils ont parlé et malentendu.

Leur étreinte est de l'autre côté de la définition.

L'étreinte devrait être sans exigences
Il faudrait que le temps s'arrête
Quand l'étreinte se termine la fille sourit au papa
Et le Papa dit: "Personne câline aussi bien que
toi."
Et la fille sourit plus encore.

Quand l'étreinte commence la musique s'efface,
L'étreinte se passe sous une lumière crue, perçante.

Quand l'étreinte se termine une musique
commence à se faire entendre.

L'étreinte dure une minute. En entendant la
musique, papa et fille savent que la minute est
écoulée. Et le voyage continue.

L'étreinte commence...maintenant...

L'étreinte commence.

FILLETTE-JÉSUS

FILLE. — On révise encore une fois.

PÈRE. — Sous le pied droit, à droite, l'accélérateur. Au milieu le frein, pied droit également. Pourquoi pied droit ?

FILLE. — Parce que quand on freine, faut pas accélérer.

PÈRE. — En principe, oui. Le pied gauche s'occupe de l'embrayage. Que fait la pédale d'embrayage ?

FILLE. — Connecte l'engin à l'axe ou... déconnecte.

PÈRE. — N'oublie pas l'embrayage. Il y a de la beauté dans l'embrayage. Sous le capot, il y a les chevaux. Ils s'appellent maman, papa et frangin. Ils ont besoin de manger beaucoup d'avoine et de faire caca. Tu trouveras l'arme à côté du frein à main. C'est un fusil à canon scié.

FILLE. — Charger, cran de sûreté, viser la poitrine et pas la tête.

PÈRE. — Regarde la route !
N'oublie pas le kick-back. Dans la boîte à gants, il y a des munitions, de la dope et autres petits goûters.
Un parapluie pour pas te mouiller, un mouchoir pour essuyer les larmes. Il n'y a rien de mal dans les larmes, n'oublie pas de chialer un bon coup de temps en temps. Pleurer, ça aide.

Tes chaussures sont renforcées. Un coup de pied sur les couilles, c'est toujours une bonne intro. Après, tu peux réfléchir à un truc à dire.

Les capotes. C'est contre les maladies. Tu laisses personne entrer dans la foufoune, à moins d'être vraiment sûre du type.

L'anus c'est pour les joies, la foufoune pour se reproduire. Des enfants, t'en fais plein. En quelques années on voit déjà s'ils servent à quelque chose. Les connards tu les balances par la fenêtre, tu les laisses dégringoler au bord de la route.

Une guitare électrique. Ça fait une bonne impression. .

Si on te brise le cœur, venge-toi. Ce qu'on te dérobe par la force, par la force tu le reprendras.

Garde à l'esprit la vengeance. Si une injustice ne s'oublie pas, si elle te bouffe, tu règles les comptes.

Pas forcément besoin de tuer. Parfois la meilleure vengeance, c'est d'oublier. La nourriture du malfaiteur, c'est la tristesse de l'autre. Si tu le prives de ça, il meurt de faim.

FILLE. — Papa j'ai le trac.

PÈRE. — Il faut. La trouille au cul, poulette, et l'œil vigilant.

Si tu te retrouves à pendouiller sur une croix, tu cries de toutes tes forces : « père, père, pourquoi m'as-tu abandonnée », et ça tu me le promets là tout de suite.

FILLE. — Je promets.

PÈRE. — Tu devais être un garçon et menuisier, mais les choses ne se passent pas. — toujours comme on les écrit plus tard.

Attention aux femmes, les hommes tu t'en fous. Les hommes ils sont comme ça, moi je sais comment.

Quand t'accomplis des miracles, assure-toi qu'il y a du public. Les nichons tu les montres pas. Je dis ça, c'est juste qu'aux yeux des autres, tu es un homme. Voilà pour toi ma vieille barbe. Tu la portes nuit et jour. A partir de ce moment, tu t'appelles Jésus.

C'est tout ce que j'avais à dire.

Ça va très bien se passer.

FILLE. — Et si j'y arrive pas.

PÈRE. — Tout va bien se passer.

Et maintenant le poème :

Les Dieux font les putains

Contre la miteuse monnaie stellaire du ciel

Dans les machines à cul on flambe

Pour des crachats d'étoiles,

comètes, nébuleuses

Et les douilles des cartouches du cœur

Dieu est une pute

Satan son maquereau

(Jésus était une fille)

FILLE. — Merci.

La fille prend le fusil et tue son père.

FILLE. — Père, père, pourquoi m'as tu abandonnée ?

*LE PERE MORT
EST ALLONGÉ SUR LE DOS*

FILLE. — Le père est allongé sur le dos.

PAPA. — Je suis allongé sur le dos.

FILLE. — La fille est allongée sur le père.

PAPA. — Tu es allongée sur moi. Tu es si petite, étendue là sur le ventre, tes petits membres écartés. Ta mère dort à côté. Je ne peux pas dormir. Je ne veux pas dormir. Je veille sur ton sommeil et j'espère que tu ne te réveilleras pas: ta mère est fatiguée. C'est ta première nuit à la maison. On a nos moments. Dans ton sommeil tu palpites contre ma peau. Tu pèses moins de trois kilos. Je n'ose pas bouger.

LA FILLE S'ALLONGE SUR LE PÈRE

FILLE. — Je suis un bébé.

PAPA. — Je t'aime.

FILLE. — Je suis un bébé.

PAPA. — Je t'aime.

FILLE. — Je deviens enfant.

PAPA. — Je t'aime.

FILLE. — Je casse tes lunettes.

PAPA. — Je t'aime.

FILLE. — Je hurle dans ton oreille avec le tube de l'aspirateur.

PAPA. — Je t'aime.

FILLE. — Je deviens fille. Tu m'achètes un vélo, on me le vole.
Je pleure ta déception.

PAPA. — Je t'aime.

FILLE. — Je deviens ado. Tu viens me chercher au commissariat.

PAPA. — Je t'aime.

FILLE. — Je deviens femme. Mon cœur se brise.
Je ne te le dis pas.
Je veux être heureuse à tes yeux.

PAPA. — Je t'aime.

FILLE. — Jamais tu ne me dis que tu m'aimes.
Je sais pas comment ça sonne. Je sais pas ce que ça fait.

PAPA. — Je t'aime.

FILLE. — Un jour tu es vieux et puis tu es mort. Quand j'arrive sur place tu es encore chaud. Je m'allonge sur toi. Ma chaleur retarde le froid de ton corps.

PAPA. — J'ai l'air de quoi, mort?

FILLE. — Papa t'as l'air d'un roi.

PAPA. — Manque la couronne.

FILLE. — Je suis ta couronne.

BORSALINO

Essaient ensemble un borsalino.

PAPA. — Comment ça me va?

FILLE. — Pas trop mal.

PAPA. — Ouais mais est-ce que j'ai l'air bête comme ça?

FILLE. — Papa t'es mort, les morts n'ont pas l'air bête. Ils ont l'air mort.

PAPA. — Mort, moi... personne m'a dit...

FILLE. — Personne a dû vraiment penser à... te le dire.

PAPA. — Ça fait un peu bête de porter un chapeau quand t'es mort. Mais vivant j'ai jamais eu les couilles de faire ça.

FILLE. — Les couilles? Pour un chapeau.

PAPA. — Les gens se disent tiens il fait le coq lui.

FILLE. — Un chapeau c'est un chapeau.

PAPA. — Je me sens pas mort. Je me sens particulièrement vivant.

FILLE. — Alors toi... Enlève le chapeau.

PAPA. — Ça fait bête?

FILLE. — Peut être un peu.

PAPA. — Un chapeau ça fait prétentieux.

FILLE. — C'est sûrement dans la manière de le porter.

PAPA. — Je sais pas porter un chapeau. Le bonnet je sais... savais. Et la casquette en été. Tu voudrais mon chapeau? Et puis prends ce pull tu sais quoi..

FILLE. — Tu vas avoir froid.

PAPA. — Pas grave. Toujours eu froid. Les pulls ça m'a pas aidé. Un feu, si, ça aurait aidé. Un grand feu. Un feu de la taille d'une ville. Je me suis noyé?

FILLE. — Non. Noyé non. Et si je prenais quand même le pull. En souvenir.

PAPA. — Là. Enfile. Aïe. Alors ça. On dirait une hippie. T'aurais fait une bonne hippie. Moi je voulais être hippie mais ta mère était pas d'accord.

FILLE. — J'aimerais qu'on parle pas de maman.

PAPA. — Non. Ça c'est notre moment à nous deux. Là, qu'est-ce que ça te va bien. Et le chapeau sur la tête.

Un peu de travers. Là, c'est... voilà.

T'as l'air.

Tellement chérie.

FILLE. — Ton pull... il sent un peu la sueur et... les feuilles mortes, tu sais.

Pas les feuilles mortes.

PAPA. — Pas les feuilles mortes. La terre. Une terre de printemps où pousse... quelque chose. Des violettes.

FILLE. — J'suis Violette.

PAPA. — Jeu de mots.

FILLE. — Pas très réussi. Le chapeau me va bien. D'une certaine manière.

PAPA. — Tu vas le donner à un garçon.

FILLE. — Quoi?

PAPA. — Tu vas le porter un temps. Et puis y aura ce garçon. Un garçon frileux, tu vas lui donner.

FILLE. — Tu parles du pull ou du chapeau?

PAPA. — Pull. Les deux.

Tu vas lui passer le pull à ce garçon, et le chapeau sur la tête. Il sifflera peut être une mélodie gaie. Vous marcherez et tu glisseras ta main dans sa poche. Une grande poche. Une main de fille dans ma poche une fois, petite main franche comme si la poche était sienne, mais c'était ma poche. Je portais ce pull et je priais pour un chapeau. Je me souviens combien cette main était agréable. C'était pas histoire de tripoter. Non. Mais c'était érotique. D'une manière assez innocente.

Le garçon a mon pull et mon chapeau et ta main passe dans sa poche. Dans la poche il y a des miettes de tabac et une pierre polie par la mer. Il te la donne et tu la mets dans ta bouche... tu prends un sourire un peu sauvage, de garçon presque, et tes cheveux sont un peu emmêlés.

Toi, une pierre chaude dans ta bouche. Puis tu lui donnes, et il la met à son tour dans la bouche.

Tu sais ça c'est l'amour avant l'amour, l'amour que l'amour n'est pas encore venu gâcher.

L'amour sous son bon visage parce que tout est encore à venir.

Parce que le monde est encore à venir...

Et puis plus tard... vient le moment... mon pull... la tête dans mon chapeau... aaaahhh.

NON. NON. PAS ÇA! J'ai pas pensé ça, je voulais pas dire... je pensais...

FILLE. — Papa.

PAPA. — Tellement belle...

FILLE. — Papa.

PAPA. — Quoi. Tu as dit quelque chose? J'ai de la cire dans les oreilles. Quelqu'un a allumé des bougies de cire, s'est servi de mes oreilles comme bougeoirs. Ça se fait pas ça.
Qu'est-ce que tu as dit? Qu'est-ce que j'ai dit?

FILLE. — Merci pour le pull. Merci pour le chapeau.

PAPA. — J'ai jamais osé le mettre. Je l'ai mis dans le placard. Je veux dire que le chapeau était dans le placard, et pas que je l'ai mis dans le placard. Hahahaaa, qui serait assez stupide pour porter un chapeau dans le placard!

FILLE. — Papa j'ai compris.

PAPA. — Tu comprends toujours. Mais je t'ai eue. Une fois justement je l'ai mis dans le. — placard.

FILLE. — C'est pas grave.

PAPA. — J'ai sucé mon doigt comme un cigare et je suis resté debout comme ça dans le placard. C'est pas un peu PÉDÉ?

FILLE. — Non. C'est pas pédé.

PAPA. — Chapeau c'est pédé.
T'es une fille et c'est horrible.

FILLE. — Pardon.

PAPA. — Tous les hommes louchent sur toi et
veulent niquer.

FILLE. — Papaaaaa...

PAPA. — Ils veulent tous niquer.

FILLE. — Merci pour le pull.

PAPA. — Il te va bien.

FILLE. — Je promets de l'utiliser jusqu'au
dernier fil.

PAPA. — De fils tu viens...

FILLE. — Yep.

PAPA. — Être mort c'est si dur.

FILLE. — Papa tu vas t'y faire.

PAPA. — Jusqu'au dernier fil. Puis tu le donnes
aux mendiants.
Le chapeau tu le gardes.

FILLE. — Je le porterai toujours.

PAPA. — Le chapeau est le même, la tête est autre. C'est beau ça.

FILLE. — Papa sois pas triste.

PAPA. — Vie de merde. Tout foiré.

FILLE. — Papa qu'est-ce qui cloche!

PAPA. — J'ai pas été heureux! Je suis mort avant même d'avoir eu le temps de vivre!

FILLE. — Papa. J'ai ton pull, j'ai ton chapeau. Je vis. Ton chapeau se remémore tes pensées, celles que t'as jamais eues parce qu'il n'avait pas le droit d'être sur ta tête.

PAPA. — Un jour dans le placard.

FILLE. — ... et ton pull se remémore tes mouvements.. —

Quand je porte ton pull je sais lancer des pierres et des boules de neige et puis le Kéké de la maison d'en face il s'en prend une bien glacée dans la gueule et le sang qui gicle, papa je vais me venger, je vais compenser.

PAPA. — Venge-toi de la vie! Deviens heureuse! Montre leur!

FILLE. — Papa j'ai chaud...

PAPA. — C'est un bon pull...

FILLE. — Papa tu brûles en cendres maintenant...

PAPA. — Sacré chapeau, vraiment...

La fille dépose une fleur sur le bord de route.

L'étreinte se termine.

LES PAPAS

Personne câline aussi bien que toi.

QUATRIÈME ÉPISODE

PAPA ON PART TRÈS LOIN

L'épisode est composé de trois histoires: "Princesse bohémienne", "Album de famille" et "Le divorce." Les récits avancent de manière simultanée, entre les dialogues on roule de l'avant.

PRINCESSE BOHÉMIENNE

FILLE. — Papa! J'ai un crâne sous mon visage !

LE PÈRE. — Comme tout le monde.

FILLE. — Les crânes, ils ont tous la même tête ?
Sur un crâne, on peut voir en dessous de quel visage il habitait ?

LE PÈRE. — Ben. Les crânes se ressemblent plus que les visages.

FILLE. — Ton crâne est plus grand que le mien.

PÈRE. — C'est vrai.

FILLE. — Qu'est-ce qu'il y a dans un crâne ?

PÈRE. — Des vers.

FILLE. — Bâh.

PÈRE. — Y a de la merde.

FILLE. — Bâh.

PÈRE. — Des papillons pourris.

FILLE. — Bâh.

PÈRE. — Du sang qui pue.

FILLE. — Bâh. Pour de vrai.

PÈRE. — Non. Pour de faux.

FILLE. — C'est bien. Qu'est-ce qu'il y a alors ?

PÈRE. — La cervelle. Le passé. Les ruines.

FILLE. — Beeeeeurk, la cervelle c'est -

PÈRE. — Caca.

FILLE. — Hihihihiii... même pas drôle... Dis-le encore. Dis-le encore.

PÈRE. — Caca.

FILLE. — Quand est-ce qu'ils vont venir?

PÈRE. — Je ne sais pas. Probablement bientôt.

FILLE. — Dis-le encore. Dis-le encore.

PÈRE. — Non, je ne dirai pas caca.

FILLE. — Hihihihihii... tu l'as dit ! Dis-le encore, dis-le encore.

PÈRE. — Cacacacacacacacaca !!!!!!!!!!!!!!!!!!!!!

La fille commence à pleurer

PÈRE. — Ne pleure pas. Ne pleure pas, merde. Bientôt on aura une voiture. Il faut lever le pouce.

Une voiture les dépasse

Fils de pute !! Mais vous ne voyez pas ? Un père avec sa petite fille, au bord de la route ?! Soyez humains, un peu!

ALBUM DE FAMILLE

PAPA. — Attention!

T'as pratiquement écrasé les auto-stoppeurs...

Tes virages tu les prends trop carrés.

FILLE. — Qu'est-ce que tu veux dire?
Je suis carrée.

PAPA. — Tu regardes trop près; c'est là que le virage arrive trop vite.

FILLE. — Heeeeeein...

PAPA. — Faut regarder loin devant, laisse la courbe t'aspirer, c'est la route que tu conduis, pas la voiture.

FILLE. — Écoute. C'est une voiture. C'est pas de la philosophie.

PAPA. — Avant le virage tu rétrogrades, tu freines un peu, ensuite accélérateur et tu me prends tout le virage avec ce petit entrain, petite accélération...

FILLE. — Papa je suis carrée.

PAPA. — Ouais mais la route non.

LE DIVORCE

FILLE. — Y en a qui disent que si les parents se séparent quand l'enfant est petit le. — handicap est à vie.

D'autres disent que la séparation des parents quand l'enfant est adolescent fait le plus de dégâts... parce que c'est là que tout est question d'amour. Vous avez attendu que j'aie dix-huit ans et que je quitte la maison. Vous avez fait un crédit pour mon appartement. Vous vous êtes endettés

pour vous débarrasser de moi. En vous regardant je croyais à l'amour. C'était une tromperie prolongée.

PAPA. — T'es la meilleure chose qui me soit arrivée.

ALBUM DE FAMILLE

PAPA. — Pas besoin de serrer le volant. Il va pas s'envoler.

FILLE. — Je peux pas me concentrer quand t'es là.
Je sais conduire quand je suis seule.

PAPA. — Ça vient de moi alors?

FILLE. — Quand t'es assis là je redeviens débutante.

PAPA. — Et c'est de ma faute? Hein.

LE DIVORCE

FILLE. — Quand vous vous êtes mariés maman était enceinte.
J'étais un accident?
T'as une drôle de tête.

PAPA. — J'ai toujours eu une drôle de tête.

FILLE. — D'une autre façon. T'as la gorge épaisse. Des yeux durs et t'es absent.

PAPA. — Faut laisser le passé.

ALBUM DE FAMILLE

PAPA. — Les voitures c'est le prolongement de l'esprit masculin. Conçues par les hommes. C'est des chevaux et c'est des femmes.

FILLE. — Comment ça des femmes?

PAPA. — Ce genre de route c'est faire l'amour au paysage.

FILLE. — Pour le cul t'es pas là à me bombarder de conseils non plus!!!

PAPA. — Je devrais peut être! Elle sert à quoi mon expérience si je peux pas te la transmettre?

FILLE. — C'est ton expérience à toi. Je suis pas toi!...

PAPA. — C'est bête.

C'est quand même plus facile, merde... d'enfoncer le clou avec un marteau qu'avec un talon aiguille! Toute la réussite de l'espèce humaine, c'est ça: transmission de l'information pour que chacun n'ait pas à tout apprendre seul, depuis le début.

FILLE. — Chaque bébé naît bébé. Chacun vit sa vie seul, depuis le début.

LE DIVORCE

FILLE. — Toi et maman vous avez les yeux bleus.
Les miens sont marrons.

PAPA. — J'ai les yeux pleins de merde... pas sur
l'œil mais à l'intérieur. Y a des moments où tout
est trouble.

FILLE. — T'as été chez le médecin?

PAPA. — Non.

FILLE. — Tu devrais.

PRINCESS BOHÉMIENNE

La Fille se réveille.

FILLE. — Papa. On est où. J'ai dormi longtemps ?

PÈRE. — Très longtemps.

FILLE. — C'est moi qui ai tout rêvé ?

PÈRE. — Eh bien...

ALBUM DE FAMILLE

PAPA. — Comment tu veux conduire?

FILLE. — De façon à arriver là où je veux aller.

PAPA. — Conduire, ça peut pas être une étape intermédiaire!

FILLE. — Ça l'est pour moi.

PAPA. — Bordel de merde! Je te propose d'acheter un cercueil et de t'y installer déjà à l'avance, comme ça tu perds pas ton temps au volant.

FILLE. — Je conduis si je peux faire du vingt à l'heure.

PAPA. — Tu peux faire du vingt.

FILLE. — C'est rigolo.

PAPA. — C'est vraiment con.

FILLE. — On roule tout doux.

PAPA. — Ouais... y a ce tracteur qui essaie de doubler.

FILLE. — Si le tracteur veut doubler ben c'est son affaire.

PAPA. — Non, c'est pas. Parce qu'on est sur la même route. Faut commencer à comprendre: tu conduis pas la voiture, tu conduis la route... en voiture.

FILLE. — J'aime le safe sex moi.

PAPA. — C'est une bonne chose, c'est sûr.

LE DIVORCE

FILLE. — Qu'est-ce qui s'est passé?

Papa ne répond pas.

Maman était ta première copine?

Papa ne répond pas.

T'étais son premier copain?

Papa ne répond pas.

C'est qui mon père?

PAPA. — Je suis ton père.

FILLE. — Biologique.

PAPA. — Est-ce que c'est important.

PRINCESSE BOHÉMIENNE

FILLE. — On est où.

PÈRE. — Sur la route.

FILLE. — On est sur la bonne route ?

PÈRE. — Comment tu veux que je sache. Tu devais regarder la carte, tu t'es endormie, je ne voulais pas te réveiller, et maintenant on est paumé comme des cons.

FILLE. — Je suis désolée.

PÈRE. — C'est pas de ta faute. Je n'avais pas le cœur de te réveiller. C'est de ma faute.

FILLE. — C'est gentil de m'avoir laissé dormir. J'ai pas trop dormi ces derniers temps.

PÈRE. — Je sais.

FILLE. — Fallait tout le temps se soucier que le monde tienne en place. Et si tu fermes les yeux...

PÈRE. — Tu te perds.

FILLE. — Oui.

ALBUM DE FAMILLE

FILLE. — Papa... le fait que conduire ressemble tellement à la vie... c'est pas parce que c'est le cas... mais parce que les hommes ont construit la société et les voitures.

PAPA. — La voiture conçue par la femme, ça donnerait quoi?

FILLE. — Je pense... qu'il faudrait d'abord inventer la route conçue par la femme. Les hommes chassent. La conduite de l'homme c'est courir après, ou s'enfuir.

LE DIVORCE

FILLE. — Quand vous vous êtes mariés tu savais?

PAPA. — On n'a fait l'amour pour la première fois que quand t'avais six mois... J'en ai jamais parlé à personne...

FILLE. — C'était qui? Papa. T'es mon papa, définitivement. Mais c'est qui?

PAPA. — J'en ai jamais parlé à personne...

FILLE. — Vous m'avez pas avortée...
Ma vie je la dois au malheur que vous avez eu.

PAPA. — C'était pas ta faute. Le meilleur dans tout ça c'était toi.

ALBUM DE FAMILLE

FILLE. — Papa.

Chaque embryon, chaque germe d'humain, est à l'origine programmé pour être une fille. Tous les embryons commencent par être similaires, et c'est des filles. Vient la phase de développement où le chromosome Y introduit dans le système un trouble hormonal, et c'est comme ça que la fille devient garçon. Le Y ne fait pas le garçon, mais il provoque le trouble qui causera la mutation de la fille en garçon.

Evidemment il reçoit sur le tas de l'agressivité et autres joies... mais t'imagines:

Chaque homme était jadis une fille. Est-ce que c'est pas fou, ça. Papa tu fus jadis un petit germe de fille. Et puis tes hormones ont massacré la fille.

PAPA. — Ouais. On pourrait aussi penser que l'homme est une version élaborée de la femme.

FILLE. — Mouais.
Papa?

PAPA. — Oui.

FILLE. — Tu me passes tes gants.

PAPA. — Le volant glisse?

FILLE. — Non. Moi je sais pas conduire... mais tes gants, eux, ils savent.

PAPA. — C'est quand même pas logique.

FILLE. — Si ça marche ben ça marche.

PAPA. — Tiens.

FILLE. — Merci. Et tes lunettes de soleil. Merci. Plus loin le regard?

PAPA. — C'est ça...

FILLE. — On conduit la route. Du gaz et des talons mon dada... Chienne adorable, je te sens venir.

PAPA. — Tu conduis bien.
C'est de très bons gants.
Tu peux les avoir.

FILLE. — Comment tu vas faire, sans?

PAPA. — Je possède par définition ces gants en cuir.

FILLE. — Je les aurai quand ceux-ci seront usés?

PAPA. — Oui.

FILLE. — Bien. On sera pas à court de kilomètres.

PRINCESSE BOHÉMIENNE

FILLE. — On fait quoi maintenant?

PÈRE. — On roule jusqu'à ce qu'on voie un panneau où ils ont marqué où on est. On essaie de retourner sur la carte.

FILLE. — C'est trop symbolique. Tout ce qu'on fait, c'est vachement symbolique.

PÈRE. — Bof.

FILLE. — Mais si ! Tu te rends compte : on doit retrouver notre chemin pour retourner sur la carte.

PÈRE. — C'est une façon de dire. Pas de la symbolique.

FILLE. — Oui, mais on aurait dit. Là j'avais la voix de maman et ça t'a fait chier.

PÈRE. — Écoute. Maman est ce qu'elle est. En toi j'ai toutes les femmes que ta mère n'a pas pu être. Compagne, amie, âme sœur. Mais c'est ta maman et ma femme et notre chérie, et on n'en parle pas.

FILLE. — Elle t'a brisé le cœur.

PÈRE. — Les cœurs sont faits pour être brisés.

LE DIVORCE

FILLE. — Pourquoi papa? Pourquoi t'es pas parti quand elle est tombée enceinte?

PAPA. — Elle était enceinte quand même. Et j'étais son mec.

FILLE. — Terriblement honorable... comme dans un roman trouvé dans le grenier...

PAPA. — C'était pas une question d'honneur.

FILLE.. — C'était quoi. Papa. Réponds.

PAPA. — La honte je crois. Oui. J'avais été humilié et c'est tout ce que je méritais. Partir ça aurait été exposer mon humiliation. Par le pardon je me suis vengé de la vie.

FILLE. — Papa tu peux pas te venger de la vie. Tu peux juste la vivre.

PAPA. — Je suis un homme humilié. Quoi que je fasse... que je réussisse ma carrière, que je gagne un tas de fric, tout ça n'aura aucun goût car je suis un homme humilié. C'est ma définition finale. Les seuls moments où je ressens... quelque chose qui soit proche du bonheur peut être... c'est les moments où je te regarde et je me dis que mon humiliation a quand même donné vie à quelque chose d'aussi incroyable.

FILLE. — Papa je peux pas être ta revanche. J'ai ma vie à moi.

PRINCESSE BOHÉMIENNE

FILLE. — T'as le cœur brisé, et moi je dois te soigner en étant toutes les femmes du monde, et qu'est-ce que je fais : je m'endors et on sort de la carte. C'est pas symbolique, ça ?

PÈRE. — On fait une pause. J'ai besoin de dormir. Mal aux yeux.

FILLE. — On monte la tente.

LE DIVORCE

PAPA. — T'es plus belle que ta maman.

FILLE. — Maman est belle.

PAPA. — T'as meilleur caractère.

FILLE. — Papa... on avait dit qu'aucun de vous deux dirait du mal de l'autre...

PAPA. — Après le mariage exemplaire, divorce exemplaire...

FILLE. — Fallait divorcer quand j'étais bébé.

PAPA. — On souhaitait pour toi une enfance heureuse.

FILLE. — Mais c'était un mensonge!

PAPA. — T'étais heureuse. Ca, c'était pas un mensonge. La sensation.

FILLE. — Mais maintenant... c'est tout gâché.

PAPA. — Si c'était à refaire je le referais.

FILLE. — C'est ça le pire.

ALBUM DE FAMILLE

FILLE. — T'as le droit de boire, tu sais.

PAPA. — Merci.

FILLE. — Et de fumer.

PAPA. — Merci.

FILLE. — T'as pas besoin de conduire.

PAPA. — Oui.

FILLE. — Ça me dérange pas.

PAPA. — Je bois plus.

FILLE. — T'as jamais vraiment bu faut dire...

PAPA. — Oui.

FILLE. — Maman s'est imposée.

PAPA. — C'est juste que je me suis lassé.

FILLE. — Du goût?

PAPA. — Non. Des pensées. Des plans pour le futur. Des rêves alcoolisés auxquels il était facile de croire tant que la bière était encore dans le sang. De ce réconfort qui rendait facile à supporter le fait que ces rêves-là ne se réalisent jamais.

FILLE. — Tous ces voyages qui ne se sont pas faits.

PAPA. — Oui.

FILLE. — Notre voyage est un de ceux-là.

PAPA. — Oui.

FILLE. — Est-ce que... tu es déprimé.

PAPA. — Ca ne fait pas partie des choses que les filles demandent aux papas. Les filles elles demandent et le cholestérol.

FILLE. — Et le cholestérol.

PAPA. — Je vais bien. Vais probablement vivre cent ans.

FILLE. — C'est sûr: tu bois pas, tu fumes pas.

PAPA. — Et j'ai une alimentation saine.

FILLE. — T'as maigri.

PAPA. — Ouais.

FILLE. — Et ça te fait quoi? Une vie saine et sobre et sans rêves?

PAPA. — Rien. Ça fait peur. Se dire qu'il faut rassembler ses forces pour cinquante ans de plus.

FILLE. — Papa!

PAPA. — Tu demandes. Je réponds.

FILLE. — T'as changé.

PAPA. — Mais non.

FILLE. — Tu es déprimé? Tu peux le dire hein...

PAPA. — Mais non. Merde. Je suis pas déprimé. Je m'ennuie. C'est différent.

FILLE. — Tu t'ennuyais pas, avant.

Silence.

FILLE. — On fait une pause?

PAPA. — Tu veux que je conduise?

FILLE. — Non. Je veux te prendre en photo.

PAPA. — Ah. T'as un appareil.

FILLE. — Ouais. Un bon.

PAPA. — Je photographiais beaucoup quand vous étiez petites.

FILLE. — Tu faisais beaucoup de photos. Bonnes photos.

PAPA. — C'était un rêve, un peu. Rêve de jeunesse.

FILLE. — T'en as jamais parlé.

PAPA. — C'est pas le genre de choses dont on parle. On y pense, et doucement elles gâchent tout ce qu'on obtient.

FILLE. — T'es devenu un bon prof.

PAPA. — Oui. Pourquoi tu veux prendre une photo?

FILLE. — J'ai montré les vieux albums à mes nouveaux amis... je voulais partager quelque chose... de ce que c'était, chez nous. On était heureux. Beaucoup ne le sont pas. Et mes amis me demandaient toujours si mes parents étaient divorcés ou toi mort. Parce que t'es pas sur les photos. Et je disais non, papa c'est le photographe.

PAPA. — Photos prises par un père mort?

FILLE. — C'est ça. Sauf que j'ai pas dit ça. T'étais pas heureux?

PAPA. — Si, sûrement.

FILLE. — Sûrement?

PAPA. — Oui. Comment savoir.

FILLE. — T'étais un bon prof, très apprécié. Quand mes amis ont su que les photos étaient prises par toi ils ont demandé si t'étais artiste.

PAPA. — Ah, bon? Oui, bon..

FILLE. — C'est de bonnes photos.

PAPA. — C'est sûr qu'elles ont quelque chose...

FILLE. — Et quand j'ai dit que t'étais prof ils ont été un peu comme déçus. Leur vision du prof...

PAPA. — Ouais.

FILLE. — Et puis quelque part le fait que tu sois pas sur les photos... ça ne veut plus dire que tu n'existais pas dans mon enfance mais tout le contraire. Tu sais parfois l'absence c'est plus de la présence.

PAPA. — J'ai beaucoup été absent?

FILLE. — T'étais consacré à ton travail. Et ensuite tu te consacrais à nos voyages et à nos vacances pour qu'on s'amuse, et tu en prenais des photos.

PAPA. — En voyant ces photos il était facile de croire au bonheur. Contre le bronzage même les sourires étaient plus blancs.

FILLE. — Joliment dit. T'as dû le dire juste pour ça.

PAPA. — Ouais. J'ai lu ça dans un livre et ça m'a ému.

FILLE. — Quand je regarde ces photos mon enfance est dans ces photos, je me le remémore facilement et c'est des moments agréables – les moments où je me rappelle... Tu sais, à différentes phases de notre vie on les regarde et on a l'impression que le passé est là et qu'il s'estompe doucement. On peut le regarder comme un livre d'images. Et il a l'air un peu différent à chaque fois. Sauf que toi, t'y es pas. Toi t'es là, à l'intérieur de moi.

PAPA. — Et maintenant tu veux me prendre en photo. Me coller dans un album et que je m'estompe.

FILLE. — Voilà. Ravie que tu comprennes.

PAPA. — Ce serait un bon endroit, là?

FILLE. — Ouais.

PAPA. — Faut que j'aie l'air de quoi?

FILLE. — De quelque chose que j'aurai plaisir à montrer à mes amis.

PAPA. — C'est quoi, ça? Qu'est-ce que je porte?

FILLE. — T-shirt. Pas de veste. Il a l'air de faire froid.

PAPA. — Il fait froid et j'ai les mains dans les poches.

FILLE. — Ouais.

PAPA. — Cheveux ébouriffés?

FILLE. — Ouais c'est bien.

PAPA. — Faudrait peut être... d'une manière avoir l'air d'un... père. Comment est-ce qu'on a l'air d'un père.

FILLE. — Tout à l'heure dans le café on nous a pris pour...

PAPA. — Ouais.

FILLE. — T'as trouvé ça gênant?

PAPA. — Et toi?

FILLE. — Les femmes de ton âge nous ont regardés, moi avec haine et toi méchamment, et les hommes de ton âge étaient jaloux.

On était assez bruyants et rieurs.

T'as touché ma main. Y avait une grande complicité, c'était agréable et en même temps je savais ce que ça donnait vu de l'extérieur.

PAPA. — Tu as répondu à ce geste.

FILLE. — C'était du spectacle. Pas parce qu'on voulait se donner en spectacle mais parce que les gens regardaient.

PAPA. — Et puis t'as dit "papa".

FILLE. — Et les visages de ces femmes ont fondu dans un sourire d'acceptation et les hommes m'ont regardée bizarrement. Papa y avait du sexe dans l'air.

PAPA. — Peut être qu'on a tout imaginé. Tu veux que j'aie l'air de... tu veux que j'aie l'air de quoi?

FILLE. — C'est pas un bon endroit.

PAPA. — Qu'est-ce qu'il a cet endroit?

FILLE. — Je sais pas.

PAPA. — Allez, prends la photo.

FILLE. — Essaie d'avoir l'air... un peu gamin.
Tendre, qui a le sens de l'humour, un peu mec...

PAPA. — Je regarde dans quelle direction?

FILLE. — Droit vers l'objectif. Sois pas crispé.

PAPA. — J'arrive pas à être.

FILLE. — Tu regardes c'est tout.

PAPA. — Ça va pas être une bonne photo.

FILLE. — Tu souris même s'il fait froid. T'as un secret. Bonheur secret. Malheur secret.

PAPA. — Montre.

FILLE. — Voilà.

PAPA. — J'ai l'air d'un vieux chien. On la refait.

FILLE. — Tu veux avoir l'air de quoi?

PAPA. — Je veux avoir l'air d'un indien.

FILLE. — Mon papa est un indien. Papa et si tu buvais une bière dans la photo. Tu serais assis sur la barrière et les camions passeraient derrière toi et toi t'es assis là comme un homme de l'Ouest qui regarde le rodéo et qui boit sa bière à la bouteille et qui a l'air content de sa vie et prêt pour de nouveaux exploits. Je veux une photo où t'es Heureux.

Elle ouvre une bière en parlant. La donne à Papa et photographie.

PAPA. — J'ai un peu froid. Pas envie de bière.

FILLE. — Bouge-toi qu'on puisse prendre cette putain de photo merde! Pardon.

Retournent dans la voiture.

PRINCESSE BOHEMIENNE

Le père allume des bougies.

FILLE. — On a un feu de camp, maintenant ?

PÈRE. — Oui. Un peu de lumière.

FILLE. — Je t'avais pas offert un harmonica ?

PÈRE. — Si.

FILLE. — Tu l'as toujours ?

PÈRE. — Oui. Je le garde sur moi.

FILLE. — S'il te plaît, joue de l'harmonica.

PÈRE. — Je ne sais pas jouer.

FILLE. — Mais si tu sais.

PÈRE. — Euh...

FILLE. — Allez.

PÈRE. — Que si tu dances.

FILLE. — Je ne sais pas danser.

PÈRE. — Je joue si tu dances.. —

FILLE. — Je danse quoi ?

PÈRE. — Danse les flammes.

Le père souffle dans les flammes des bougies à travers l'harmonica, les flammes dansent et la fille les danse.

ALBUM DE FAMILLE

FILLE. — Ça te dérange papa?

PAPA. — Quoi?

FILLE. — Qu'on me prenne pour ta copine.

PAPA. — Non.

FILLE. — Moi c'est une sensation contradictoire.

PAPA. — Peut être que ce Papa tu devrais le dire plus souvent à haute voix.

FILLE. — Je voudrais pas y penser. Je voudrais pas penser aux pensées des autres.

PAPA. — On peut aller quelque part où y a pas d'autres personnes. Je connais un bon endroit dans la montagne. Y a des petites fleurs blanches dont je connais pas le nom.

FILLE. — Est-ce que t'as cherché dans le livre de botanique.

PAPA. — Y a pas besoin de tout savoir. Peut être. Oui. Peut être que j'ai eu la sensation que si je connais pas son nom et caetera alors je peux mieux la regarder, mieux regarder chacune d'entre elles. En spécimens, et non en représentants d'une espèce. J'ai ma formation... aller à la recherche de ce qui unit les choses, ce qui les différencie je le perds. Deux fleurs, une du côté de l'ombre, ou peut être que l'une fait de l'ombre à l'autre, elles poussent dans la même terre et on croirait que c'est la même. Mais c'est pas la même.

FILLE. — Tu parles pas de plantes.

PAPA. — C'est à dire que... je parle d'un phénomène.

FILLE. — Tu parles de nous.

PAPA. — C'est plutôt quelque chose d'ordre général...

FILLE. — Tu parles de nous...

PAPA. — Aussi.

FILLE. — De nous.

PAPA. — La vie c'est peut être pas un récit.

FILLE. — Quoi?

PAPA. — Un récit. Notre vie, on se la conte en l'actualisant à chaque instant, comme si c'était un récit qui forcément nous a menés ici. Mais c'est en fait le contraire: ce récit est quelque chose qui forcément résulte de ce moment. Tu comprends? Là j'ai parlé de nous...

FILLE. — On parlait de ces fleurs.

PAPA. — J'aimerais les montrer. A l'ombre du rocher il y a de la neige, côté soleil des fleurs blanches... comme si la neige, oui, comme si elle était...

Papa boit de la bière, en ouvre une autre...

PAPA. — À la pampa. Parcourir à cheval la zone frontalière entre les forêts patagoniennes et la pampa, ça serait bien.

FILLE. — Partir d'Argentine.

PAPA. — Puis le Chili, en passant par la traîne des Andes.

FILLE. — Ce serait un voyage de plusieurs mois.

PAPA. — Chapeaux de feutre sur la tête...

FILLE. — comme la voûte céleste...

PAPA. — on dresse le campement...

FILLE. — on lève le campement...

PAPA. — sur la route...

FILLE. — c'est facile d'être heureux...

PAPA. — sur la route on dort bien

FILLE. — papa on aurait dû être des gitans cent ans avant maintenant

PAPA. — Beaux voyages, thé à la menthe dans le Sahara,

FILLE. — À Sansibar on mâchait du clou de girofle frais,

PAPA. — Sur les Montagnes rocheuses on suivait une horde de loups progresser le long de la crête...

FILLE. — on dresse la tente, on lève la tente...
Papa tu dors?

Papa s'est endormi. La fille place un chapeau sur la tête de papa, prend une photo et conduit en même temps. Vérifie la photo et en prend une autre.

FILLE. — Papa on va rouler loin. Papa je ferai des photos de toi pendant tout le voyage.

PRINCESSE BOHÉMIENNE

FILLE. — Tu as arrêté.

PÈRE. — J'ai eu mal à la bouche.

FILLE. — Comme après trop de baisers.

PÈRE. — Quand j'étais un petit garçon, j'ai lancé une pierre sur un faisan. J'étais envahi par l'enthousiasme de la chasse, un instinct ancien hérité de l'aube de l'homme a guidé ma main, la pierre a heurté le faisan, et il est mort.

Ça m'a fait mal... une déception... parce que je ne voulais pas le tuer, le faisan, c'est sa vie que j'essayais de toucher... enfin... le faisan étant mort, j'avais perdu justement la chose que je voulais atteindre...

TYTÄR. — En fait tu parles d'autre chose.

Commencent à lancer des cailloux vers les flammes.

PÈRE. — Tu lances bien.

FILLE. — Pour une fille. C'est ce qu'on est censé ajouter.

PÈRE. — L'affaire du faisan... je voulais dire... que tout ce que j'ai réussi à toucher dans ma vie... ou que j'ai acquis... en est mort. J'ai dit une belle parole qui a ému, et la pensée derrière est devenue... pff. Je ne sais pas. Ça semblait important, mais maintenant que j'essaie, je ne sais pas le dire.

FILLE. — C'est bien.

PÈRE. — Comment ça ?

FILLE. — Si tu savais le dire, t'aurais déjà tué la pensée.

PÈRE. — Tu as compris. Ne pas réveiller le chemin qui dort.

FILLE. — Ne pas réveiller le chemin qui dort. Et voilà, tu l'as tuée.

PÈRE. — Oui... je l'ai tuée. Je suis comme ça.

FILLE. — Mais c'était bien dit.

C'EST UNE FILLE

PÈRE. — Il n'en reste plus qu'une belle phrase.

FILLE. — On ne parle pas de ce dont on devrait parler, maintenant.

PÈRE. — Non. On devrait peut-être dormir, pour avoir la force de rouler demain.

FILLE. — Des voitures plein la route, et dans toutes les voitures les pères et les filles roulent et parlent et roulent et parlent. Il vont où, tous ? Tous les pères et toutes les filles ? Le Dieu Père et la Fillette-Jésus... Jésus était une fille, hein. Sinon l'histoire n'aurait pas de sens. Il y est, en dessous. Le chemin qu'il ne faut pas réveiller.

ENTRACTE

LE DIVORCE

PAPA. — Ces embouteillages on s'habitue jamais. On prend la route et on pense à rouler. On pense étapes pour avoir la force... pour être énergique à l'arrivée. Et puis on se retrouve avec ça et la voiture stagne dans une file.

FILLE. — Y a peut être un accident.

PAPA. — On le pense aussi. Qu'on pourrait être là couvert de sang... peut être déchiré en morceaux au milieu d'éclats de capot. Et on se prend aussi à penser: est-ce qu'il y avait des enfants dans la voiture.

FILLE. — On a pas vu passer d'ambulances.

PRINCESSE BOHÉMIENNE

FILLE. — Les villes sont belles et organisées. Autour, ce n'est que chaos et destruction.. — C'est ça, ce que tu voulais me montrer ?

PÈRE. — L'Europe est une coulisse. L'emballage a plus d'importance que les choses qu'on emballe.

FILLE. — Ne t'emballer pas. La vie se passe.

PÈRE. — Je veux sortir d'ici. Mais il n'y a nulle part où aller.

FILLE. — La folie. Il y a la folie, papa, et on est à ça d'y être.

PÈRE. — Je ne voudrais pas t'y emmener avec moi.

FILLE. — J'ai rien de mieux à faire. Pour l'instant.

PÈRE. — Des voyages touristiques dans la folie.

FILLE. — Ouais. On pourrait se faire du fric.

LE DIVORCE

PAPA. — Faudrait peut être éteindre le moteur. Ça fait un moment qu'on attend.

FILLE. — On a de l'essence?

PAPA. — Non. C'est une diesel.

FILLE. — La station d'avant était fermée.

PAPA. — C'est là-bas que j'avais pensé faire le plein. On est bientôt dans le rouge.

FILLE. — C'est grave?

PAPA. — On finit toujours par s'en sortir.

FILLE. — Éteins le moteur quand même...

Papa éteint le moteur.

FILLE. — Quel silence.

PAPA. — On attend. Et même ça, on peut l'inclure dans le voyage.

FILLE. — Même si on croirait pas.

PAPA. — Tu t'ennuies?

FILLE. — Non.

PAPA. — Tu veux manger quelque chose?

FILLE. — Pas faim.

PAPA. — Je mets de la musique?

FILLE. — Pas besoin. Quand on attend on vit quelque chose de très différent. Et pourtant...

PAPA. — Oui?

FILLE. — Dis-toi que...

PAPA. — Oui...

FILLE. — Que maintenant, à cet instant précis, on a rien d'autre.

PAPA. — Mais si...

FILLE. — Qu'il n'existe pas d'autre nous que nous, ici... dans la file... et qu'à ce moment précis il n'existe pas d'autre moi qui soit pas dans la file, qui soit pas assise dans la voiture avec toi.

Qu'il n'existe pas d'autre moi qui ait pas les fesses sur le siège... et du fait que maintenant, là, on veuille déjà être ailleurs et rouler... sans cette envie on n'existe pas... Et que cette envie et le moi de maintenant n'existeraient pas sans cette file. Tu sais quoi c'est vraiment un truc irréal.

PAPA. — Oui... oui, enfin.

FILLE. — Tu trouves pas?

PAPA. — Disons que je comprends ce que tu veux dire... mais cette pensée, la Sentir... non.

FILLE. — Ah.

PAPA. — Pardon.

FILLE. — De quoi.

PAPA. — Que j'arrive pas à... m'emballer... belle pensée ceci-dit.

FILLE. — Ouais.

PAPA. — Je suis désolé pour l'attente. Ça se passe pas exactement comme prévu.

FILLE. — Impasse temporaire.

PAPA. — Tout sauf une impasse. Plutôt le contraire. Tu veux faire pipi?

FILLE. — Pas encore. Bientôt. Jolie file.

PAPA. — J'ai aucun souvenir d'une attente aussi longue.

FILLE. — Tout le monde a éteint les moteurs. Regarde. Une famille qui sort les chaises de jardin... et la table... et la nappe à carreaux. Ils s'apprêtent à manger.

PAPA. — Là si on avait un camping car tu pourrais aller te reposer... Faudrait peut être acheter ça.

FILLE. — Ils ont du poulet.

PAPA. — Ils ont l'air plutôt heureux. Là si y avait des cigarettes j'en fumerais une... si j'étais fumeur.

FILLE. — T'as jamais fumé.

PAPA. — C'est mauvais, et t'as la bouche qui pue. Là j'aimerais bien pourtant.

FILLE. — Tu veux une cigarette?

PAPA. — T'en as?

FILLE. — Ça serait horrible si j'en avais?

PAPA. — Que dire. T'es majeure.

FILLE. — Eh bien j'en ai.

PAPA. — Tu fumes?

FILLE. — Des fois.

PAPA. — Et on attend.

FILLE. — Ouais.

PAPA. — On attend on attend. Je te connais pas du tout. Tu te rends compte?

FILLE. — Je te connais pas non plus. T'es comment papa?

PAPA. — Waouh, oula... Eh bien eh bien quelle question... C'est comme ça que je suis.

FILLE. — Pardon. Un peu bête comme question.

PAPA. — Un peu oui. Je suis une personne triste en secret.

FILLE. — Ça alors.

PAPA. — Et maintenant que je l'ai dit je sens que

c'est pas vrai. D'une manière c'était mon secret, la tristesse, et maintenant que je l'ai dit ça s'est arrêté.

FILLE. — Moi aussi je suis triste en secret.

PAPA. — C'est sans raison.

FILLE. — Oui. C'est la personnalité. Un trouble oligo-élémentaire ou quelque chose. Imagine la file démarre jamais. Est-ce qu'on a à manger?

PAPA. — On peut vivre une semaine si on régule. Pas mal de camions. Peut être avec de la nourriture dedans. Faudrait sûrement isoler la voiture avec des plaids... baisser les sièges-arrière. Ça ferait une bonne maison.

FILLE. — T'as des patates? On pourrait les faire germer et puis les semer, au bord de la route.

PAPA. — Ça serait.

FILLE. — Ça serait.

PAPA. — Plus loin là-bas ils démarrent...

FILLE. — On va peut être reprendre.

PAPA. — Ils se pressent de démonter la table. Fallait pas commencer à manger.

FILLE. — C'est drôle. Tout à l'heure c'était agréablement calme. Et là on redevient impatients.

PAPA. — L'âme agitée. Ça va partir.

FILLE. — On va rouler.

PAPA. — Yep.

PRINCESSE BOHÉMIENNE

FILLE. — J'avais jamais capté... qu'en fait t'es quelqu'un d'autre quand t'es pas à la maison. T'es même habillé différemment. Tu parles différemment, t'as d'autres expressions du visage. T'es lequel ? En vrai.

PÈRE. — Aucun des deux, je pense. En vrai. Mais maintenant je suis celui-là.

FILLE. — Pourquoi le foulard ?

PÈRE. — Pour pas que la tête explose dans le vent.

FILLE. — On s'arrête pour m'acheter des nouvelles fringues ?

PÈRE. — Tu voudrais ?

FILLE. — Oui. Je veux être... je sais pas... on m'achète un nez de clown.

PÈRE. — Excellente idée. On achète un nez de clown pour tous les deux.

FILLE. — Je suis toute agitée. Comme si... la liberté m'attendait.

PÈRE. — N'attends pas trop d'elle.

FILLE. — Tu me fais peur. Maman t'a déjà vu comme ça ?

PÈRE. — Non, c'est mon secret. Je suis mon secret.

FILLE. — Maintenant, je connais ton secret.

PÈRE. — Juste un petit bout.

FILLE. — Tu me fais vraiment peur. Qui tu es. Tu sembles si jeune.

PÈRE. — Je suis ton père. Je semble jeune parce que ce gars-là n'a pas eu le temps de pourrir à la maison.

FILLE. — On dirait pas. Mon père, je veux dire.

PÈRE. — Je suis celui qui est mort. Celui qui n'a pas eu le droit de vivre parce qu'il était trop romantique et croyait au bonheur.

FILLE. — C'est ce que tu cherches ? Le bonheur ? Mais on est heureux.

PÈRE. — Je ne cherche pas le bonheur. Je ne veux pas être heureux. Je veux juste être.

FILLE. — Ça aide, le foulard ?

PÈRE. — Tu sais... quand tu te vêtis de ton rêve, t'es libre.

Quand tu l'enterres dans les entrailles, le rêve consume l'oxygène du bonheur.

Tu deviens le gardien de ton secret, et tu vieillis jusqu'à en mourir.

FILLE. — Ça fait un peu drag. Drag, c'est cool.

PÈRE. — C'est pas drag. C'est comme les cicatrices. Ce qui est sur la peau n'envahit plus l'intérieur. La fille qui se taillait les avant-bras ne le faisait pas parce qu'elle était folle, mais pour ne pas devenir folle.

FILLE. — C'est moi ? La fille ?

PÈRE. — Pourquoi ?

FILLE. — J'ai eu cette sensation bizarre quand tu as parlé des avant-bras. T'es vraiment étrange. Tout nouveau.

PÈRE. — C'était une métaphore. Vaut mieux pas s'ouvrir les veines.

FILLE. — Tu fumes du shit ?
Pourquoi tu réponds pas ? À la maison, le gars qui

a des vêtements sympas et confortables, il fume pas, lui, mais celui-là, ce drôle de papounet, ça m'étonnerait pas de le voir avec un joint au bec.

PÈRE. — Du bambou. Juste du bambou. C'est tout ce que la tête supporte.

FILLE. — Même si tu portes un foulard.

PÈRE. — Même si je porte un foulard.

FILLE. — Donc tu fumes.
Je veux goûter le « bambou ».

PÈRE. — Pas question.

FILLE. — Je vais le faire de toute façon. Autant le faire en bonne compagnie.

PÈRE. — C'est illégal.

FILLE. — On va à Amsterdam. Là-bas, c'est légal.

PÈRE. — Tu m'as mal compris. Je ne suis pas un junkie. Ni un hippie ni un brigand.

FILLE. — Qu'est-ce que t'es, alors ?

PÈRE. — Je suis un rêve meurtri.

FILLE. — On va dans quelle direction ?

PÈRE. — On va à Amsterdam. On fume un peu et j'achète une carte.

FILLE. — J'ai hâte. Quoi comme carte ? Une carte au trésor ? Faut dire que t'as un vrai sourire de brigand.

PÈRE. — Oui. Au fond, toutes les cartes sont des cartes au trésor.

FILLE. — Et si ça me fout en psychose, le bambou?

PÈRE. — Mais non. Enfin, si ça arrive, je plonge dans les ténèbres et je te ramène.

FILLE. — C'est ce que je disais. Je pourrais pas être mieux accompagnée.

PÈRE. — Ne sois pas déçue. Ça fait pas grand chose.

FILLE. — Alors pourquoi tu fumes.

PÈRE. — Parfois il faut se reposer, et quand t'es sur la route, la route c'est chez toi, et il arrive que tu préférerais ne pas conduire. Là, tu te reposes.

FILLE. — Tu trouves pas tout ça chouette ? Je trouve ça énorme, d'être avec toi là comme ça.

PÈRE. — C'est adorable comme tu es directe. Non. Ceci n'est pas chouette. C'est horrible. Les

routes se terminent toujours, et t'arrives jamais nulle part

FILLE. — C'est comme un rêve cinglé.
Normalement t'es flexible et compréhensif, aujourd'hui t'es tellement sévère, terriblement... absolu. Papa ça me plaît. C'est comme si j'étais avec toi pour la première fois. Sacré rêve.

PÈRE. — Oui. C'est ça, et je veux me réveiller mais je n'ose pas.

FILLE. — T'es un babosse.

PÈRE. — Non. Je les déteste, eux. Ils ont transformé le voyage en une excursion dans leur propre égo. Je veux trouver des cités mortes, moi. Je veux trouver le coffre à trésor.

FILLE. — Donc tu veux de l'argent.

PÈRE. — Oui. J'en ai marre d'être pauvre.

FILLE. — On n'est pas pauvres...

PÈRE. — On est pas ultra-riche. Mais cet argent-là, on peut pas le gagner. Il faut le dérober aux morts.

FILLE. — T'es merveilleusement fou.

PÈRE. — Ouais.

FILLE. — Je veux une jupe et plein de bijoux en argent.

PÈRE. — C'est bien, ça.

FILLE. — À Amsterdam, on m'achètera des fringues qui cassent les yeux. Tellement ouf que je pourrais jamais les porter à la maison.

PÈRE. — Ne parle plus de bonheur. Le bonheur est un putain de pot-de-vin pour faire taire la bête.

FILLE. — Je parlais pas de bonheur...

PÈRE. — Regarde, petite. Le monde qui brûle derrière nous éclaire notre chemin.

FILLE. — C'est si beau. Comment la destruction peut être d'une telle beauté !

PÈRE. — L'argent nous a tourné le dos... et parce que nous n'étions pas du style à le regretter, qu'avons-nous fait ?

FILLE. — Nous avons tourné le dos à l'argent !

PÈRE. — Et qu'avons-nous vu ? Des chemins disciplinés, comme des veines, et qui menaient dans les profondeurs, loin dans l'horizon, là où les billets enflammés n'apportaient plus de lumière : dans les ténèbres de l'argent.

FILLE. — Les ténèbres de l'argent ?

PÈRE. — C'est là qu'on va.

ALBUM DE FAMILLE

FILLE. — J'avais ce chien en peluche.

PAPA. — Moko.

FILLE. — Ouais. A chaque fois tu l'étranglais. Et tu l'attachais au pied du lit et tu mettais du ketchup sur lui comme du sang.

PAPA. — Oui. C'était drôle.

FILLE. — C'était vraiment horrible! Tous les matins fallait cacher Moko, sinon je pouvais pas savoir dans quel état je l'aurais trouvé en rentrant de l'école.

PAPA. — Je t'apprenais la vie.

FILLE. — En étranglant Moko.

PAPA. — Ben oui. Les plantes aussi poussent mieux quand on leur pisse dessus. Vaut mieux que ce soit papa qui te frappe que le monde qui te maltraite. La main du père.

FILLE. — Tu m'as jamais frappée moi. Juste torturé Moko.

PAPA. — Et Moko tu l'as toujours?

FILLE. — Toujours dans le sac.

PAPA. — Fais voir.

FILLE. — Tu promets que tu vas pas l'étrangler ni rien?

PAPA. — Je promets, bien sûr. La peluche d'un adulte c'est autre chose.

Prend Moko

Ça alors... Salut Moko... Salut à toi... Pardon Moko... Je te pardonne.

Papa se met à étrangler.

FILLE. — Papa!

PAPA. — Bwahaaaa!!!

Papa jette Moko par la fenêtre.

PAPA. — Ahaha! T'as vu le camion comme il l'a écrabouillé! Smassshhh! Soupe de Moko!

Silence.

FILLE. — Papa pardon d'être devenue comme ça.

PAPA. — Pas grave. La vie c'est de l'éducation! Une vie d'éducation, tout ça pour la tombe. Que tu saches rester gentiment allongé quand t'es mort!!!

Hahaha. Putain de bordel. Le fils devrait défier le père, le fils devrait vaincre le père pour que le père puisse s'installer l'esprit tranquille dans le repos de la vieillesse car le message est transmis, mais une fille. Faudrait avoir la force d'être un homme jusque dans la tombe. Bordel. Fais moi un petit-fils et vite qu'on reste pas avec rien.

LE DIVORCE

FILLE. — Papa changement de conducteur au vol.

PAPA. — Dangereux.

FILLE. — Mais oui. T'as déjà fait un changement de conducteur au vol?

PAPA. — Non.

FILLE. — L'essentiel ça doit être que l'accélérateur... laisse-moi mettre le pied sur l'accélérateur...

PAPA. — Oula. Tu dois sûrement venir dans mes bras d'abord... sauf si tu passes par-derrrière...

FILLE. — Papa tu te mets au point mort, y a une longue ligne droite là... pendant laquelle...

Font le changement.

FILLE. — On a réussi!

PAPA. — On s'en est sorti.
Je pourrais faire un somme.

FILLE. — Dors. Je vais conduire. Y a personne ici. Il fait bon conduire.

PRINCESSE BOHÉMIENNE

Le père empile des pneus de camionnette, de sorte à enfermer la fille à l'intérieur de la tour de pneus. Pendant la scène, la fille disparaît de vue alors que la tour se fait plus haute qu'elle. À la fin de la scène, le père renverse la tour. La fille a disparu.

FILLE. — Papa je suis une femme!

PÈRE. — Tu es ma princesse bohémienne!

FILLE. — Papa je suis en sueur!

PÈRE. — C'est la rosée!

FILLE. — Papa les hirondelles ont fait leur nid sous les toits!

PÈRE. — Brûle la maison!

FILLE. — Papa j'ai le cœur cassé !

PÈRE. — Voyage!

FILLE. — Papa j'ai un bébé dans le ventre!

PÈRE. — Bébé dans sac à dos, oreilles ornées d'or, horizon seule limite !

FILLE. — Papa je suis laide!

PÈRE. — Il n'y a pas plus belle!

FILLE. — Papa j'ai la dépression!

PÈRE. — Ce que la route ne guérit pas, elle le laisse loin derrière !

FILLE. — Papa où est maman?

PÈRE. — Maman est de la cendre dans le regard!

FILLE. — Papa je suis qui?

PÈRE. — Tu es ma princesse bohémienne!

FILLE. — Papa aime-moi!

PÈRE. — Personne ne sait aimer comme moi!

FILLE. — Même pas la lune?

PÈRE. — Même pas le soleil!

FILLE. — Papa combien de route encore?

PÈRE. — Tous les kilomètres roulés mon amour, font croître encore plus d'asphalte !

FILLE. — Pour que ça ne s'arrête jamais !

PÈRE. — C'est bien, ça!

FILLE. — C'est formidable!

PÈRE. — Terriblement formidable!

FILLE. — Combien de pneus encore à consommer?

PÈRE. — Des semelles de chaussure, les pneus!
La liberté !

FILLE. — Vive la liberté!

PÈRE. — La liberté au prix dur, au cuir épais, aux yeux goudronneux!

FILLE. — Papa pourquoi il faut être libre?

PÈRE. — Fillette! La première habitation permanente était un tas de pierres empilées pour faire une tombe, abritant son silencieux résident !

PÈRE. — *Renverse la tour.*
Ma chouchoute d'amour où est-elle passée...
Si triste, si triste...

CINQUIÈME ÉPISODE

LA FUITE

L'épisode cinq se compose de trois histoires: "Entraînements au combat", "Ma princesse à moi" et "La fuite". Dans la première séquence, "Entraînements au combat" la présence de plusieurs comédiens peut être justifiée. Il s'agit alors d'une scène collective. Même dans le cas d'une distribution des répliques des Pères entre trois hommes, il serait souhaitable que les répliques de la Fille se concentrent sur la comédienne qui jouera la fin de l'histoire "Entraînements au combat".

ENTRAÎNEMENTS AU COMBAT

1.

FILLE. — Que je sois une fille ça signifie quoi.

PAPA. — A part biologiquement tu veux dire.

FILLE. — Oui. Personnellement. Pour toi.

PAPA. — Eh bien. Être une fille, que tu sois fille, c'est une partie inséparable de toi.
J'ai donc du mal à le penser concrètement.

FILLE. — Essaie.

PAPA. — Personnellement pour toi ou pour moi.

FILLE. — Pour toi.

PAPA. — ... fille. Veut dire qu'un monde de tendresse entièrement nouveau s'est ouvert à moi.

FILLE. — Sans pathos.

PAPA. — Ça veut dire que tu deviens femme et et... hein. Que les hommes qui ont une fille sont un peu différents. Je précise: ceux qui n'ont pas de garçons.

FILLE. — Donc ma caractéristique dominante en tant que fille c'est que je ne suis pas un garçon. Merci. Exactement ce que je voulais savoir.

PAPA. — Mais une femme c'est autre chose. La caractéristique dominante d'une femme n'est pas le fait de ne pas être un homme, mais le fait d'être une femme.

FILLE. — Et l'homme?

PAPA. — L'homme ce qu'il est c'est son nom. C'est pour ça que les hommes sont respectables et les femmes loyales.

FILLE. — Donc l'homme est une personne qui en plus est un homme. La femme est une femme qui a aussi un nom.

PAPA. — Plus ou moins comme ça. Attaque riposte.

Font des entraînements de combat.

FILLE. — De quelle manière les hommes qui ont des filles sont différents.

PAPA. — Ils restent jeunes. Le fils étend l'homme à la génération suivante. C'est là que commence la vieillesse. La fille doit être séduite par des moyens de jeune gars. Et la fille ne peut pas succéder au père, ne peut pas réaliser ses rêves. Alors le père doit avoir la force de conduire encore plus loin, creuser encore plus profond, grimper encore plus haut...

La fille est le moyen qu'a le père d'être à égalité avec le sexe féminin. Parce que la fille est à moitié père et que l'amour entre parent et enfant est un amour inconditionnel la femme, l'épouse, la mère, ne peut pas s'interposer. Le père et la fille viennent secouer la loyauté de la gente féminine. De plus la fille défie la féminité de la mère: la fille comprend le père mieux que la mère ne le comprend, et ils le savent tous.

Le sexe, domaine de la mère.

Couteau.

Font des entraînements de combat.

FILLE. — Tout ce que t'as fait aux femmes on va me faire à moi.

PAPA. — C'est la loi.

FILLE. — Alors? Mon futur?

PAPA. — Moche.

FILLE. — Un indice.

PAPA. — On va te séduire, et pas parce qu'on t'aime mais parce que t'étais là. On va te larguer, et y aura toujours un doux mensonge en accompagnement. On aura pas le courage de te larguer, le mec deviendra alors un vrai lourdeau pour que tu le quittes. Tu seras ce qui vient en complément de la foug. Les mecs sensibles c'est pareil, c'est juste que leurs mensonges sont un peu plus beaux et un peu plus cruels. On va te trahir. On va te violer. On va rire de toi. On mettra ton angoisse sur le dos de ton cycle menstruel.

Si tu te fatigues d'être belle, tu seras tout de suite punie. Si t'es intelligente t'es intelligente pour une femme. Si t'es belle et intelligente t'es un putain de paquet. T'es un bouquet de caractéristiques rassemblé autour de ta chatte, et si on enlève la chatte t'es plus là.

Y a que les vieilles femmes qui ont le droit d'être des personnes.

FILLE. — C'est la même chose avec la queue? L'homme est un complément de la queue?

PAPA. — Non. La queue c'est une arme. La queue c'est la queue. Indépendante. C'est le fils. Le fils c'est la bite.

FILLE. — Tout peut pas être du sexe. Il doit y avoir autre chose. Plus que ça.

PAPA. — Oui il faut. C'est pour ça qu'on roule dans l'Europe familière, cet infernal tas d'ordures, ce décor sans fin et qu'on s'arrête sur les parkings pour s'entraîner à tomber et à faire tomber. Et c'est pour ça qu'on roule la nuit et qu'on se repose le jour, parce qu'il faut prendre de l'avance.

FILLE. — De l'avance?

PAPA. — Sur ce qui vient derrière, sur ce qui nous fait fuir.

FILLE. — Quand même pas maman?

PAPA. — Non!!!!

FILLE. — Bon.

PAPA. — Faut se remettre à tomber. Faut faire un croche-patte à tout ce qui dit les filles ci ou les filles ça, faut être souple, maniable, faut se servir de l'impitoyable attaque de l'autre, celle qui consiste à te dire ce que t'es ou quelles sont tes motivations cachées ou que t'as un traumatisme parce que tout le monde est censé en avoir un, toute cette horrible violence avec laquelle il essaie d'emprisonner ton âme libre, ton sang libre, toute cette force on l'attrape, on la laisse nous entraîner, et hop, quand vient le moment l'ennemi se prend les pieds... dans sa propre bêtise.

FILLE. — C'est si beau.

PAPA. — Chaque généralisation est violence. J'ai des amis qui sont de vieilles femmes, de jeunes garçons, des bonhommes, des demoiselles, de différentes couleurs, parlant différentes langues... ce qui nous unit ce n'est rien de général, c'est le spécifique. L'intime est plus grand que le général. Le général c'est ce qui vient après tout le reste. C'est le rapport de capitaine. C'est ceux qui n'ont pas le courage de vivre qui ont inventé les règles.

FILLE. — Aucune règle.

PAPA. — Et même ça, c'est pas une règle.

FILLE. — Avec tes enseignements je vais finir par être un drôle de monstre.

PAPA. — Pour ça faut s'entraîner. Faut savoir tomber. Faut savoir faire tomber. Faut aimer la vie. Faut aimer tomber.

FILLE. — Tu ferais tout ça si j'étais un garçon?

PAPA. — Si t'étais un garçon je t'achèterais une arme et j'irais m'entraîner à rester allongé.

FILLE. — On croirait que ça s'apprend quand il est temps.

PAPA. — Oui.

FILLE. — Plutôt positif pour toi, alors.

PAPA. — Mon salut. Tu as sauvé ma vie. On peut siffler la fin.

Si tous les hommes n'avaient que des filles...

FILLE. — L'extinction de la race serait très proche.

PAPA. — On niquerait les filles des uns et des autres.

FILLE. — C'est déjà le cas.

PAPA. — Attention on y va... Jamais la force contre la force. La fuite est une esquive. L'esquive est fuite.

FILLE. — Y a des fois faut d'abord frapper.

PAPA. — Effectivement. Et là, faut que ce soit un coup définitif, meurtrier.

FILLE. — Pff.

PAPA. — Pleurniche pas sur toi. C'est la petite sœur du regret, le regret c'est une grosse merde. Regrette pas. Répare. Te laisse pas aigrir. Venge-toi.

MA PRINCESSE À MOI

PAPA. — Je suis désolé. Je sais pas comment on doit, on... peut parler... à une jeune. — demoiselle.

FILLE. — Tu voudrais parler de quoi?

PAPA. — Je sais pas. Parler. Ça doit être important parler. Les humains se parlent.

FILLE. — Wouff. Wouff. Grrrr. Humour.

PAPA. — Quelle musique tu aimes écouter?

FILLE. — Sauvez-moi.

PAPA. — C'est un groupe?

FILLE. — Sauvez-moi.

PAPA. — Qu'est-ce que... tu as.

FILLE. — Dis mon nom.

PAPA. — Sabine.

FILLE. — Dis encore.

PAPA. — Sabine. Sabine Sabine.

FILLE. — Tu veux que je t'appelle Michel comme toujours, ou papa?

PAPA. — Tu m'as jamais appelé papa.

FILLE. — C'est vous qui avez voulu ça.

PAPA. — Maman a voulu... qu'on soit pas papa et maman, qu'on ait des noms.

FILLE. — Papa.

PAPA. — Sabine.

FILLE. — Papa et Sabine.

PAPA. — Encore?

FILLE. — Papa.

PAPA. — Ça plairait pas à maman ça.

FILLE. — Maman n'est pas là. Je suis assise à la place de maman.

PAPA. — Encore une fois?

FILLE. — Papa.

PAPA. — Sabine.

FILLE. — Papa.

PAPA. — Sabine.
Ça suffit.

FILLE. — Ouais. Pas se goinfrer.

PAPA. — C'est ça. Sabine.

FILLE. — C'est ça...?

ENTRAÎNEMENTS AU COMBAT

PAPA. — On a traversé un petit village hier. T'as vu quoi?

FILLE. — Les gens avaient peur de nous. On vivait dans une voiture, ils vivaient dans une maison.

Ils savaient pas si on était en couple ou père et fille. Ils ont pensé du mal de nous.

PAPA. — Pourquoi?

FILLE. — Parce que... s'ils nous avaient pas détestés ils auraient pensé que quelque part ailleurs y a peut être mieux?

PAPA. — Parce qu'ils pouvaient pas se permettre de nous accepter, ça aurait été remettre en question leurs propres choix dans la vie. La société elle fonctionne à la logique d'une brochette de tocards. Oublie pas ça. Quand quelqu'un pense à quelque chose ou qu'il a une opinion, pense pas à l'opinion, demande-toi pourquoi il doit penser comme il pense. Couteau.

MA PRINCESSE À MOI

FILLE. — Tu vas te remarier?

PAPA. — Pas simple comme question. Je sais pas.

FILLE. — Est-ce que t'es honnête.

PAPA. — J'essaie très fort.

FILLE. — Est-ce que je suis comme maman?

PAPA. — Un peu. Beaucoup d'expressions qui sont les mêmes. Avant c'est à moi que tu ressemblais le plus. Maintenant c'est à maman.

FILLE. — Est-ce que c'est triste.

PAPA. — Non. C'est rassurant.

FILLE. — Je serai pas fâchée si tu te remaries. Mais faut que ce soit une personne gentille.

PAPA. — Petite.

FILLE. — Je trouve terrible que tu sois seul.

PAPA. — Je t'ai toi.

FILLE. — Je vais être une femme. Commencer à être difficile. Ce serait bien que t'aies quelqu'un d'autre. Ce serait bien que j'aie quelqu'un d'autre. Papa. Je veux pas devenir une femme. Mais c'est un peu irrémédiable — Sauf si on meurt. Je dois être aussi folle que maman.

PAPA. — Tu l'es pas.

FILLE. — Bien. Même si on pourrait dire que la mort est héréditaire.

PAPA. — Hein? Ouais. Effectivement.

FILLE. — Première blague sur la mort.

PAPA. — Oui.

FILLE. — J'ai tué maman?

PAPA. — Non.

FILLE. — C'est toi qui l'as tuée?

PAPA. — Non. Tu penses beaucoup à maman.

FILLE. — Tout le temps.

PAPA. — Moi aussi.

FILLE. — Je crois que j'ai les règles qui commencent.

PAPA. — Ah.

FILLE. — J'avais toujours pensé que maman me dirait quoi faire.

PAPA. — On va s'arrêter sur une station essence et acheter des serviettes.

FILLE. — Des serviettes?

PAPA. — Maman détestait les tampons. Elle disait que le sang doit couler.

Dans les temps anciens quand une fille avait ses règles on la mariait à un vieux monsieur.

FILLE. — Ça se fait encore. Si on était quelque part... en Afrique ou en Inde alors... t'imagines. Maintenant il suffit de s'arrêter sur une station essence. Des serviettes?

PAPA. — Ouais.

FILLE. — J'ai peur.

PAPA. — De quoi.

FILLE. — Tout. J'ai peur que le meilleur bout de ma vie soit fini.

PAPA. — C'est juste du sang.

FILLE. — T'es vraiment aussi stupide?

PAPA. — Euuhh.

FILLE. — Je parle de politique. De société. Et de mes visions qui vont cesser. Les anges vont arrêter de me parler et les contes vont se figer dans les livres. Si j'ai des gros seins qui poussent plus personne va me regarder dans les yeux.

Qu'est-ce que t'as fait, toi, pour que mon salaire soit aussi bon que celui d'un homme qui fait le même travail. Est-ce que tu m'as déjà complimentée au-delà du fait que je sois fille? Quand j'ai couru vite tu t'es excité parce que je courais aussi vite et plus vite que les garçons.

À ta façon de dire que j'étais belle j'ai compris qu'être moche c'est la fin du monde.

Tu m'as appelée princesse et tu t'es senti roi. T'as ri aux blagues macho de Gégé. T'étais juste un peu trop équitable, ce qu'il fallait pour comprendre combien c'était forcé. "Et voilà ma fille", tu disais et à ta voix on comprenait: "Je n'ai pas de fils mais ça n'a absolument pas d'importance." Maintenant je répands mon sang sur le siège, tout à l'heure on va choisir des serviettes, et après ça ma vie ne sera que cycles et sang qui me diront que j'ai comme devoir biologique de me reproduire. Avoir des enfants. Ça me fera réclamer l'homme et je me maquillerai en pensant à l'homme, et plus pour mon propre plaisir, je vais devenir une machine à séduire, et mon cœur va se briser et je vais pleurer dans tes bras parce que les garçons y a qu'une chose qui les intéresse.

Et tu sauras pas quoi dire. Ce petit temps sans maman était notre vie ensemble à tous les deux mais maintenant c'est fini. Je pense que tu devrais te remarier. Ma clarté commence déjà à se brouiller. Très vite les hormones vont me reprogrammer.

Je vais devenir aussi folle que maman. Quelque part je le réalise, ça, et j'ai pitié de toi.

T'es encore jeune.

Quelqu'un de l'âge de maman. Ça serait horrible si c'était une minette.

PAPA. — Ok.

FILLE. — Promis?

PAPA. — Promis.

FILLE. — Sale porc!

ENTRAÎNEMENTS AU COMBAT

PAPA. — Il s'est passé quoi dans l'endroit de tout à l'heure?

FILLE. — On a été bien accueillis. Par des hippies sympathiques.

PAPA. — Des crétins défoncés à l'herbe. Ils vivaient au milieu de leur propre merde dans des camions explosés et appelaient ça liberté. Ça, c'est le bord de l'Europe. Ils veulent être libres et c'est ça la pire des cages. Ils haïssent l'argent parce qu'ils en ont pas. Ils nient les valeurs de la société parce qu'ils n'ont pas de possibilités. Les sourires étaient trop larges. Ils étaient focalisés sur leur vie intérieure parce qu'ils sont obligés. Demande pas à quoi ils pensent et si c'est vrai ou pas. Demande pourquoi ils doivent penser comme ils pensent.

LA FUITE

PÈRE. — Il faut que tu te reposes.

FILLE. — Non, je suis trop fatiguée.

PÈRE. — Les médecins sont fous.

FILLE. — Oui, sûrement. Il faut bien.

PÈRE. — Tu peux dormir.

FILLE. — Mais tu n'es pas trop fatigué pour conduire ?

PÈRE. — Écoute. Difficile de faire preuve de plus de confiance envers le chauffeur. Tu dormiras à ma place.

FILLE. — Je veux parler.

PÈRE. — Parle.

FILLE. — Je ne sais pas quoi dire.

PÈRE. — Dors d'abord.

FILLE. — Je ferme les yeux deux minutes. Après, je parlerai.

PÈRE. — Repose-toi un peu.

FILLE. — Dis-moi. Maman, elle disait pas justement : je ferme les yeux deux minutes... Et elle s'endormait à chaque fois.

PÈRE. — Oui.

FILLE. — J'aimerais ne pas faire de rêves.

PÈRE. — Je te réveillerai si le film se fait trop vivace.

FILLE. — Mes rêves à moi, c'est interdit aux enfants. Je dors, et après on parle.

PÈRE. — C'est bien.

FILLE. — J'ose pas fermer les yeux. Et si je m'endors pas.

PÈRE. — Pas besoin de t'endormir. Ça suffit de fermer les yeux.

FILLE. — J'ai un sacré cocktail dans le sang.

PÈRE. — Ça va partir. Avec la pisse. Avec la sueur.

FILLE. — On va dans un endroit où on peut marcher. Papa on va à la montagne, on transpire et on boit l'eau des ruisseaux. Tu me feras penser à parler, au cas où j'oublie. J'oublie facilement.

PÈRE. — Je le ferai.

FILLE. — Ils vont nous suivre ?

PÈRE. — C'est possible.

FILLE. — T'as commis un crime.

PÈRE. — Papa est un criminel. Papa c'est Robin des Bois.

FILLE. — Oh oui. Moi je suis qui ?

PÈRE. — Un trésor, abouti dans de mauvaises mains. Fuyant le monde cruel.

FILLE. — Mais on est les gentils, nous. Il n'y a rien de mauvais. Je n'ai rien fait de mal.

PÈRE. — Non. Je suis heureux de t'avoir.

FILLE. — On parlera plus quand je me serai reposée.

PÈRE. — Oui. Puis t'es pas obligée de dormir. Tu fermes les yeux, t'écoutes la voiture ronronner. Les essuie-glaces. L'asphalte humide qui bourdonne contre les pneus.

FILLE. — Tu me dis si tu commences à te fatiguer. Je l'ai, le permis. Même si j'ai pas beaucoup conduit.

PÈRE. — Tu pourras conduire si mes yeux se fatiguent.

FILLE. — Tes yeux sont beaux.

PÈRE. — Malheureusement, ce ne sont pas de très bons yeux.

FILLE. — Mais beaux, ils le sont.

PÈRE. — Pas très bons.

MA PRINCESSE À MOI

Le père conduit, la fille dort.

PAPA. — Merci pour ce moment.

Merci de dormir. Te réveille pas.

C'est de la confiance. La plus grande preuve de confiance en un chauffeur.

J'essaie d'être à la hauteur.

Tu dors et ta respiration est légère et détendue, elle me calme. Tu dors pour nous deux.

Quand tu es éveillée le monde n'a pas de place pour moi.

C'est beau qu'on n'ait pas besoin de parler.

Tu dors et tes rêves me font compagnie. Est-ce que tu sens comme l'air dans la voiture est dense.

Dense comme la fumée du cigare, le genre de cigare qu'une fille a acheté à son père avec ses

petites rentrées d'argent. Le cigare au prix duquel la fille aurait mangé pendant une semaine, même

plus. Le genre de cigare que le père fume dans la forêt. Il se trouve un endroit, sous un vieux sapin

desséché et il allume un feu de sève, il prend appui sur le vieil arbre et la terre est pleine de bruyères

fondues dans la neige et le père allume le cigare. Le feu brûle et le cigare brûle et le soleil d'avril

brûle des ombres dans le paysage.

Mes mains reposent sur le volant. Mes yeux reposent sur les phares. Après ça, en dehors de ça

le noir commence. En dehors de ça il n'y a rien.

Le monde est une tranche de route éclairée.

J'aimerais que ce moment dure éternellement.

Il m'est facile de t'aimer cette nuit. Ici. Dans ces circonstances.

Je pense être heureux. Je suis. Pas je pense.
Difficile d'accepter que cet instant n'est pas
éternel. La conscience d'une fin vient déjà ruiner
mon ressenti. Je ne sais pas profiter de la vie.
Même si ce lourd bonheur se construit peut être
sur toute cette contradiction:

bonheur libéré par la nuit et la route et le moteur.
Bonheur qui ne doit rien au jour, aux choses qui
ont lieu le jour. Je devrais peut être vivre la nuit.
Quand les autres dorment et les accompagner de
cette manière.

Quand tu te réveilleras je n'aurai rien à te dire.
Tout ce qui se pense maintenant aura disparu.

Pour ça il faut que tu dormes.

Si tu pouvais dormir éternellement. Je nous aime
comme ça. Moi je m'aime.

Petite poupée ma plus chérie mon amour adorable.

Comment est-ce qu'on peut être aussi heureux.

Putain meerde meerde meerde...

ENTRAÎNEMENTS AU COMBAT

FILLE. — Heureusement qu'on a repris la route.
Je me suis sentie mal quand cette mère de famille
voulait me donner des bijoux à elle.

PAPA. — Elle prenait des otages. Leur gentillesse
était viol et soumission.

"Votre mode de vie est tellement beau." Et en
nous admirant elle nous a apprivoisés.

Méfie-toi des gens qui admirent. C'est des
vampyres.

Ici admiration essaie de te mordre dans le cou.
Sale clébard, animal fou en habit d'homme.

MA PRINCESSE À MOI

FILLE. — On roule jusqu'à la mer.

PAPA. — On va marcher dans le sable et être heureux.

On a le droit.

FILLE. — Oui, le bonheur ça se mérite pas.

PAPA. — Non, le bonheur ça se prend. On y a tous droit.

FILLE. — C'est tellement triste. On roule et on parle de bonheur.

PAPA. — Faut parler. Faut respirer... artificiellement le bonheur.

FILLE. — Qu'on soit heureux. Qu'on devienne encore plus heureux.

PAPA. — Princesse. Ma princesse à moi.

FILLE. — Dis pas ça.

PAPA. — Princesse. Ma princesse à moi.

FILLE. — Fais-moi descendre.

PAPA. — Quoi.

FILLE. — Tout de suite. Là tout de suite. Je veux y aller.

PAPA. — OÙ.

FILLE. — Y aller.

PAPA. — Quoi.

FILLE. — Quelque part où j'ai pas les poumons en crampe constamment à cause du bonheur qui vient pas, qui peut pas venir parce que c'est un putain, pardon, de devoir. Je veux être misérable et je veux être désespérée, et je veux que le bonheur, s'il vient, vienne en douce ou par derrière et me prenne si fort qu'il m'assomme.
Laisse-moi là.

PAPA. — T'as de l'argent?

FILLE. — Ouais. T'as du liquide... en extra?

PAPA. — Deux cents.

FILLE. — Ben donne.

PAPA. — Ça s'arrête là alors?

FILLE. — Quoi?

PAPA. — Le voyage.

FILLE. — Ça s'arrête là.

PAPA. — OÙ est-ce que j'ai fait faux?

FILLE. — T'as dit Princesse une fois de trop!

PAPA. — C'était un mot affectueux...

FILLE. — C'était de la violence et faut dire non!

PAPA. — Pardon.

FILLE. — Accordé. Salut. M'appelle pas.

ENTRAÎNEMENTS AU COMBAT

FILLE. — Est-ce que tu t'es déjà demandé pourquoi t'es obligé de parler comme tu me parles?

C'est quoi le but de cet enseignement? Le but c'est que je sois comme toi.

PAPA. — Non. Non!

FILLE. — Papa. Tu veux bien faire mais tu fais mal. T'es censé fixer des limites que moi. — je peux faire exploser.

Si tes limites sont trop sauvages il me reste quoi!

PAPA. — Tu dis de la merde!

FILLE. — Tu m'aimes?

PAPA. — Je t'aime.

FILLE. — C'est ta conception de l'amour?

T'essaies de me frapper et moi je te fais tomber.

PAPA. — Oui!!!! C'est ma conception de l'amour.

FILLE. — Tu veux être tellement supérieur! L'éternel jeunot, l'aventurier et l'homme qui va faire de sa fille un grand guerrier. T'es extérieur à tout et t'es obligé de croire qu'il y a du bon à ça. Moi je veux une vie d'être humain, à tous les épices. Je veux le coffret entier.

PAPA. — Fais moi tomber. Ici la vie.
Pardon. Je t'ai fait mal..?

FILLE. — Papa. La vie fait mal. On y peut rien. Je veux rentrer à la maison.

PAPA. — On a pas de maison!

FILLE. — On en a une. Là-bas y a maman et la machine à laver. Je veux laver mes vêtements. Je veux rigoler, je veux être une fille.

PAPA. — Je t'ai fait mal?

FILLE. — Pas grave. Y pense plus.

PAPA. — Je me sens bête.

FILLE. — Tu m'as bien enseigné. Tellement bien que j'ai plus besoin de toi. Mais j'ai besoin de ton amour. Sinon j'y arriverai pas.

PAPA. — Mais ça tu l'as déjà!

FILLE. — Oui. Et tu sais quoi ça suffit. Et... si un jour j'appelle et que je te dis la vie m'angoisse... alors tu vas venir? On ira prendre un café... et je pourrai te refaire tomber.

PAPA. — Je suis terriblement fatigué.
Je suis devenu vieux.

FILLE. — Ça va passer.
Salut papa chéri.

LA FUIITE

FILLE. — Papa.

PÈRE. — Oui.

FILLE. — Quand tu es parti...

PÈRE. — Oui...

FILLE. — Tu étais allé où ?

PÈRE. — Juste parti.

FILLE. — Mais c'est où, ça?

PÈRE. — C'est loin.

FILLE. — Tu vivais où, quand tu étais... parti.

PÈRE. — Dans la voiture.

FILLE. — Dans cette voiture.

PÈRE. — En quelque sorte. Oui. Dans cette voiture.

FILLE. — Donc là je suis chez toi.

PÈRE. — Oui. Ben ouais.

FILLE. — C'est pratique. Elle était où, la voiture ?

PÈRE. — Partie. J'étais parti.

FILLE. — Tu faisais quoi ?

PÈRE. — J'ai essayé de trouver un dieu. Je suis tombé amoureux d'une femme indigène. Fait le sauna au bord d'un volcan. Des choses que font les hommes quand ils y sont, là-bas, partis.

FILLE. — Tu l'as trouvé, le dieu ?

PÈRE. — Non. Perdu famille, fortune et carrière, pas trouvé dieu.

FILLE. — Dieu, tu le dis avec une majuscule ou une minuscule ?

PÈRE. — Une minuscule, comme caca.

FILLE. — Tu as dit caca. Ça commence avec un c.

PÈRE. — Effectivement.

FILLE. — Tu voulais faire le rigolo. C'était bien, d'être parti ?

PÈRE. — Ne fais pas le bébé. Non, ce n'était pas bien. J'ai essayé de trouver quelque chose mais je ne l'ai pas trouvé.

J'ai continué à chercher jusqu'à oublier ce que je cherchais, et puis je ne connaissais plus le chemin pour revenir.

J'étais si loin que les singes suspendus aux branches d'arbre pendaient vers le haut, l'arbre secouait les vents, et les vents soufflaient à l'intérieur de ma tête.. —

FILLE. — On pourrait dire que tu as perdu la raison.

PÈRE. — Oui. Ne fais pas le bébé!

FILLE. — Je ne sais pas être adulte avec toi. La dernière fois qu'on s'est vu, j'étais petite. Dans la photo, tu as une barbe. Maman m'a dit que la barbe me chatouillait. Maintenant, tu n'as plus de barbe.

PÈRE. — Elle t'a dit quoi d'autre, la maman ?

FILLE. — Que tu étais parti à l'aventure mais que t'allais revenir et que t'aurais un trésor avec toi.

PÈRE. — Le trésor, il m'attendait à la maison. Je parle de toi.

FILLE. — J'avais compris. C'était une sorte de déclaration d'amour. Tu n'as pas répondu : elle était où, la voiture?

PÈRE. — Garée.

FILLE. — Garée où?

PÈRE. — Devant l'escalier.

FILLE. — Quel escalier ?

PÈRE. — De chez toi.

FILLE. — Vraiment. Et tu me regardais aller à l'école tous les matins. Tu m'as regardée quand en bas de l'immeuble j'embrassais l'autre, là, qui finalement m'a quittée et m'a rendue débile, comme ça, exactement comme maman. Tout ce temps-là, je croyais que tu étais parti.

PÈRE. — J'étais parti.

FILLE. — Tu mangeais quoi?

PÈRE. — Des céréales.

FILLE. — Tout le temps ? Rien que des céréales.

PÈRE. — Parfois avec du lait. Une fois, j'ai mangé du saucisson.

FILLE. — C'est pas très bon pour la santé. Pourquoi tu ne venais pas dormir à la maison ?

PÈRE. — J'étais à la maison.

FILLE. — Oui. J'avais oublié. Maman disait toujours que tu reviendrais et te voilà revenu.

PÈRE. — Me voilà revenu.

FILLE. — Je ne suis pas folle pour de vrai.

PÈRE. — Je sais.

FILLE. — Je suis la fille de ma mère. Maman a été quittée par un homme formidable – c'était toi. « Ton père était l'homme de ma vie », voilà ce que disait maman, « jamais mes bras ne pourront accueillir de rival. C'est pour ça que je ramène à la maison ces armées de couillons », voilà ce qu'elle disait et moi, j'ai été quittée par cet adorable garçon à la bouche rosée qui était l'homme de ma vie, et alors j'ai commencé à faire semblant d'être folle pour ne pas devenir réellement folle. Mais c'est un peu devenu une habitude. Puis maman s'en est allée et tu es revenu. Maintenant c'est maman qui est partie. On va où ?

PÈRE. — On va être parti.

FILLE. — C'est bien. C'est là qu'elle est maman. Elle est belle la nationale.

PÈRE. — C'est vrai.

FILLE. — Tu préfères rouler vite pour être bientôt arrivé, ou lentement pour que ça dure plus longtemps ?

PÈRE. — En voilà une question.

FILLE. — C'était drôlement bien dit, non ?

PÈRE. — J'avoue.

FILLE. — Si tu trouves maman, tu feras quoi.

PÈRE. — Je l'enferme dans mes bras, je la noie dans les baisers, je la caresse jusqu'à ce que sa peau parte en lambeaux.

FILLE. — C'est bien. C'est ce que j'espérais.

PÈRE. — Maman, tu crois qu'elle fera quoi.

FILLE. — Bon, au début elle va pleurer et hurler et bouder. Tu devras passer au moins un an à la persuader, ou du moins très longtemps. Puis la glace fondra, et vous allez fricoter toute la nuit au point d'embarrasser mes pauvres oreilles.

PÈRE. — Un an, c'est plutôt long, mais je pourrai le faire.

FILLE. — C'est bien, et si ça se réalise, peut-être les choses se passeront bien pour moi aussi. Le garçon à la bouche rosée, l'homme de ma vie, reviendra, tout le monde aura le cœur réparé.

Et puis on fera plein de spaghetti et on parlera des voyages à venir.

PÈRE. — Ça me paraît pas mal comme plan.

FILLE. — Écoute. Même si c'est parfait de rouler avec toi comme ça... si on roulait vite, en fin de compte. J'ai faim de ce spaghetti. J'ai tellement faim que j'y vois flou. Je vois du brouillard brumeux. Mais on fait quand même attention. Ce serait dommage, un accident maintenant. Justement quand la vie est sur le point de devenir merveilleuse.

PÈRE. — Je conduis avec précaution et précision. La voiture chargée de ce qu'il y a de plus important au monde.

AUTOSTOP 2

Dans la scène qui suit, le Papa des scènes "Ma princesse à moi" a pris en autostop la Fille de la séquence "Entraînements au combat". La Fille de "Ma princesse à moi" fait du stop dans la voiture du Papa "Entraînements".

PAPA. — On va rouler toute la nuit. Je connais un endroit. Tellement désert qu'il est en dehors de tout.

FILLE. — Qu'est-ce qu'on va y faire.

PAPA. — Je vais creuser un gros trou.

FILLE. — T'as une pelle?

PAPA. — Toujours une pelle dans la voiture, toujours.

FILLE. — Pourquoi?

PAPA. — Si on reste coincé dans la neige ou dans la boue. Ou s'il faut enterrer.

FILLE. — Qu'est-ce qu'on enterre.

PAPA. — Sois pas ridicule.

FILLE. — Papa. Qu'est-ce que tu as?

PAPA. — Qu'est-ce qui a pas marché! Tellement talentueuse, tellement belle, tellement précieuse!

FILLE. — Papaaaa!

PAPA. — Et t'es assise là, je t'ai calée contre tes valises, elles contiennent tout ce que tu possèdes, tous ces dons merveilleux! T'es là et tu commences à puer...

FILLE. — Je pue?

PAPA. — Tu pues. Les vers sont déjà là.

FILLE. — Papa!

PAPA. — Je vais creuser un trou profond et

planter un arbre par-dessus. L'arbre va aspirer les molécules, le charbon et le cuivre qui sont en toi et moi je l'arroserai avec mes larmes.

FILLE. — Papa je vis!

PAPA. — Petite chérie adorée. Comment ça peut être comme ça la vie.

FILLE. — Papa je vis!

PAPA. — Tu m'as tué! T'as cru que c'était toi mais c'est moi que t'as tué! Y aura plus que l'arbre et les larmes.

FILLE. — Papa je vis!

PAPA. — Morte! Comme une brique! Je transporte une vie morte dans la nuit... c'est horrible...

PAPA HURLE.

FILLE. — Quoi?

PAPA. — Quoi me... suis endormi... au volant... endormi, parce que j'ai fait un rêve... cauchemar...

FILLE. — C'est horrible.

PAPA. — Faut s'arrêter... faut se reposer.

FILLE. — Je peux conduire. Je sais conduire. Je suis un bon chauffeur.

PAPA. — Je veux conduire. J'adore conduire.

FILLE. — Tu t'es endormi!

PAPA. — Est-ce que... tu vas bien?

FILLE. — Comment ça. Tout va bien.

PAPA. — On s'arrête là.

S'ARRÊTENT

FILLE. — Qu'est-ce que tu fais.

PAPA. — Je creuse un trou.

FILLE. — Ça j'ai compris.

PAPA. — J'enterre la pelle. Ne meurs jamais. Ne te tue pas.

FILLE. — C'était quoi ça.

PAPA. — Ne te tue jamais. Promets.

FILLE. — Je promets.

PAPA. — Bon.

Quelqu'un vient là. Il voit qu'on a creusé la terre. Il se dit peut être un trésor ou un cadavre, et il creuse la terre molle plein d'espoir et d'effroi. Et qu'est-ce qu'il trouve?

FILLE. — Une pelle.

PAPA. — Juste!!!

FILLE. — Tu sais quoi. Je sais pas trop si je vais poursuivre la route avec toi.

PAPA. — Je comprends. Mon cauchemar.

FILLE. — Quand tu m'as pris avec toi...

PAPA. — Je me suis dit que t'as le même âge que ma fille. Et un peu la même aura.
Et que ma fille sûrement fait du stop quelque part où quelqu'un la fera monter dans sa voiture. Un homme de mon âge.

FILLE. — C'est pour ça que t'as été si gentil?

PAPA. — Je t'ai pas violée.

FILLE. — Non.

PAPA. — Je dois retrouver ma fille. T'as un père?

FILLE. — Tout le monde a un père.

PAPA. — Et ton père c'est... un bon père?

FILLE. — Non. Mon père est mauvais.

PAPA. — Tous les pères ne sont pas mauvais.

FILLE. — Tous les pères sont mauvais à leur façon.

PAPA. — J'ai peur.

FILLE. — T'as fait un cauchemar.

PAPA. — Oui.

FILLE. — Tu veux que je te tienne la main?

PAPA. — Je veux bien.

FILLE. — Tu veux que je t'appelle papa?

PAPA. — Je veux bien.

FILLE. — Papa. Tout va bien. T'es le meilleur papa du monde.

PAPA. — Merci.

FILLE. — Ça va mieux?

PAPA. — Non.

FILLE. — Est-ce que tu me trouves bien faite?

PAPA. — Oui.

FILLE. — Sexy?

PAPA. — Oui.

FILLE. — T'as envie de moi? Je suis pas ta fille.

PAPA. — Tais-toi. Tais-toi. S'il te plaît.

FILLE. — Pourquoi?

PAPA. — Parce que si tu parles encore alors... alors je te broie le crâne avec cette pelle et je t'enterre dans ce trou qui devait être la tombe de l'immortalité de ma fille et par dessus je plante un arbre que j'arrose avec mes larmes, mais ma fille vit!

FILLE. — T'es vraiment fou. Je t'aime beaucoup, Papa.

PAPA. — Ne parle pas! Je suis pas ton père!

FILLE. — T'es le meilleur père du monde.

PAPA. — Tais-toi. Faut enterrer la pelle.

FILLE. — Y aura les pluies et le gel. Et la pelle va remonter. De la tombe pousse une pelle, houuuuuu!

PAPA. — Là. Enterrée. Faut téléphoner. À la fille. Faut alerter.

APPEL

LE PORTABLE DE LA FILLE SONNE

PAPA. — Allez répondez... répondez...

FILLE. — Salut papa. Ouais tout va bien. Ecoute je peux pas trop parler là mais je te rappelle.

PAPA. — Pas de réponse.

FILLE. — Dis. Je suis toujours en vie parce que t'as une fille ou j'ai failli perdre la vie parce que t'as une fille?

PAPA. — J'ai enterré une pelle.

FILLE. — Elle finira bien par remonter un jour. Réponds!

PAPA. — Je sais plus rien moi. Pourquoi elle a pas répondu? Est-ce qu'elle a un souci?

FILLE. — Qu'est ce que j'en sais.

PAPA. — Tu veux boire un chocolat? Je peux t'offrir un chocolat.

FILLE. — J'ai faim.

PAPA. — T'es assez maigre.

FILLE. — Ouais.

PAPA. — On va quelque part où tu peux avoir du chocolat et des sandwichs... et des pâtisseries. Je t'invite.

FILLE. — Ça serait vraiment bien. T'es un bon papa.

C'EST UNE FILLE

PAPA. — Merci. En route jeune demoiselle.

FILLE. — Faut que je fasse pipi.

PAPA. — Pipi derrière la voiture et puis on y va.

FILLE. — T'aurais du papier?

PAPA. — Tiens.

FILLE. — Merci.

LA FUITE

FILLE. — Papa on sort de la carte!

PAPA. — Les meilleurs endroits c'est quand on sort de la carte!

Like a Rolling Stone à la radio, pères et filles chantent sur la musique avec une combativité douloureuse.

FIN

BONUSTRACK

LES CARTES

PAPA. — Les routes sont des veines.

FILLE. — Les voitures sont du sang.

PAPA. — Les villes sont des muscles.

FILLE. — La forêt c'est les cheveux.

PAPA. — Les cicatrices de l'écorce terrestre, la peau est une carte.

FILLE. — Des entailles, pour que ce qui est à l'intérieur puisse sortir.

PAPA. — Ta peau est notre carte.

FILLE. — Et ça n'a rien de tordu.

PAPA. — Quand tu te sentais mal, tu venais sous mon blouson.

FILLE. — Et il y faisait bon.

PAPA. — Tu voudrais venir sous mon blouson?

FILLE. — Oui.

PAPA. — C'est comment ?

FILLE. — Je suis dans la forêt.

PAPA. — Il y a des sentiers ?

FILLE. — Il y en a. Je chemine sur les épines desséchées, mon pas déterre une route ancienne.

PAPA. — Ma sueur a taillé de profonds sillons le long de ma poitrine et de mon ventre.

FILLE. — Des chemins sculptés par la marche. La route apparaît parce qu'on la roule. Papa, tu es la route.

PAPA. — Ta peau est une carte.

FILLE. — Faut pas qu'on se perde. L'un l'autre.

PAPA. — La respiration est un vent qui souffle par la fenêtre.

FILLE. — Papa regarde les lumières du camion.

PAPA. — C'est une braise qui offre le repos à l'œil.

FILLE. — Le moteur pompe le sang.

PAPA. — Les voies cardiaques.

FILLE. — Papa il faut respirer. Quand tu respirez, de l'oxygène se mêle à l'essence, et naît du gaz de combustion... la bougie fait des étincelles et le cœur bat... et le voyage continue, quand le cœur bat les roues peuvent rouler, quand les roues peuvent rouler, leur ronronnement fait apparaître la route.

PAPA. — Les routes sont des veines. Les camions transportent des molécules dans leurs conteneurs : des protéines pour construire les villes, des sucres qu'on brûle dans de grands fourneaux, et comme ça on n'a pas froid.

FILLE. — C'est le soleil. À l'intérieur de toi, il y a le soleil.

PAPA. — À l'intérieur de toi aussi il y a le soleil. Une toute petite fille si mignonne, et à l'intérieur, la place pour un soleil.

FILLE. — Le soleil est une étoile.

PAPA. — C'est la combustion.

FILLE. — Ma peau brûle.

PAPA. — L'essence brûle. Le caoutchouc brûle. La route brûle. Le soleil nous brûle des kilomètres.

FILLE. — T'es vieux de combien de kilomètres, papa.

PAPA. — Je suis vieux de 325671 kilomètres.

FILLE. — Le moteur, il en fera combien ?

PAPA. — Si il se casse, on achète un nouveau cœur.

FILLE. — Mon cœur est cassé mais il bat toujours.

PAPA. — Qui l'a cassé ?

FILLE. — Un méchant monstre.

PAPA. — Je le tuerai le méchant monstre.

FILLE. — Tue-le. Papa. Tue-le. Tue-le. Mais un peu plus tard.

PAPA. — Plus tard. D'abord on va rouler par le nombril, et descendre le long de la cuisse jusqu'au genou...

FILLE. — ... où on prendra un café et un sandwich. On va rouler jusqu'aux pieds ?

PAPA. — Jusqu'à la plante du pied. Le pied c'est l'accélérateur. Tout part de là.

FILLE. — Quand est-ce qu'on est arrivé ?

PAPA. — C'est où, arrivé ?

FILLE. — La peau est une carte. On roule hors de la carte.

PAPA. — Là où il n'y a pas de routes.

FILLE. — Papa on sort de la route. La liberté, c'est pas le sang qui coule dans les veines, le sang il faut le laisser dégouliner! La liberté, c'est juste... un goût amer dans la bouche.

PAPA. — Le sang doit couler ses routes, le cœur doit battre son quatre-temps.

FILLE. — Papa, on a un diesel.

PAPA. — C'est vrai, le diesel c'est pas la même chose.

FILLE. — Le diesel, ça a la force d'aimer. Le diesel, c'est pas une série de big bangs, le diesel c'est la combustion régulière, comme la naine blanche. Nous, on a une naine blanche dans le cœur, et elle bat avec force.

PAPA. — Mais le cœur ne se brise pas.

FILLE. — Il est déjà brisé.

PAPA. — On va aller au Cœurmarketé, qui est à Cœurville, et on va acheter un nouveau moteur.

FILLE. — On est sur la bonne route ?

PAPA. — La carte c'est nous, et on se roule la bonne route.

FILLE. — Papa j'ai peur. Ne meurs jamais.

PAPA. — Aussi longtemps que le cœur bat et que les essieux tournent.

FILLE. — Promets-moi que tu ne mourras jamais.

PAPA. — Je te promets. Je ne mourrai jamais.

FILLE. — Moi non plus je ne mourrai jamais. Je te ferai plein de petits-enfants...

PAPA. — Des multitudes de cartes à rouler.

FILLE. — Les cartes il faut les entailler dans la peau. Papa regarde, je fais une toute petite plaie, regarde comme la route par gouttes se fait voir.

PAPA. — Je rajuste les virages de la route avec ma langue.

FILLE. — Papa, tout ça n'a rien de tordu.

PAPA. — Non, mon enfant. Tu ne peux rien faire de tordu.

FILLE. — Laisse-moi taillader des cartes sur ton ventre aussi.

Comme ça on ne se perdra pas.

Même si le cœur est cassé.

C'EST UNE FILLE

PAPA. — Déterre mon cœur. Tranche lentement, la carte cache bien des paysages.

FILLE. — Papa, je fais quoi de ton cœur ?

PAPA. — Tu dois le manger, pour être forte, c'est comme ça que ça se passe.

FILLE. — On sort de la carte, et puis je mangerai ton cœur.

PAPA. — Tous les meilleurs endroits sont à l'extérieur de la carte.

FILLE. — Et là-bas, on peut pas y aller en voiture...

Imprimé en Belgique
Mars 2017